

POLICE MAGAZINE

la bande des Sacristains



Lire, pages 5, 6 et 7, le début d'une série d'articles sensationnels d'AUGUSTE KESLER et LOUIS THINET.

Pages 12, 13 et 16, nos enquêtes et photographies sur les crimes de WEIDMANN.

UNE CHASSE À LA FEMME



Il n'y avait presque jamais d'affaires dans ce commissariat de banlieue, où la vie était commode pour tout le monde, depuis le chef jusqu'au garçon de bureau. Aussi, ce jour-là, l'étonnement fut-il grand lorsqu'une dizaine d'habitants, venus en groupe, demandèrent à parler au commissaire. Reçus aussitôt, ils se plaignirent de bruits nocturnes ayant troublé leur repos. Puis, fournissant des détails, ils déclarèrent que ces bruits étaient caractérisés par des cris, des chants de femmes et de faibles détonations provenant de la villa « Marie ».

— Qui habite-là ? demanda le commissaire.

— Des gens que l'on ne connaît pas et que l'on voit rarement. A vrai dire, ils ne logent pas dans la villa. Ils y viennent, de temps en temps, passer la nuit, bruyamment. La nuit dernière, ils ont dépassé la mesure et nous souhaiions que le fait ne se renouvelât pas.

— C'était probablement une « partouze » ! dit le commissaire.

— Une « partouze » ? Je croyais que ça ne se faisait plus et que la mode en était passée ! objecta un de ces honnêtes plaignants.

Le commissaire eut un geste vague et répondit :

— J'aviserai à vous faire dormir sur les deux oreilles.

Il les congédia avec une courtoisie embarrassée. Affaire délicate qu'une « partouze », où l'on est exposé à pêcher des cavaliers du meilleur monde et des cavaliers à grandes relations. Une affaire de cette nature, c'est un véritable « boisseau de puces », où il faut éviter de mettre la main.

A tout hasard, le commissaire dépêcha pour examiner les lieux le jeune inspecteur Alibert, débrouillard et prudent. Celui-ci, ne se contenta pas de regarder la façade de la maison et de tirer de ce spectacle des considérations philosophiques ; il franchit délibérément la clôture. Les fenêtres étaient ouvertes. Il aperçut dans un salon élégant les reliefs d'un souper. Il n'osa pas entrer, quoique la maison parût vide. Cependant on pouvait supposer que les locataires avaient décampé à l'aube, après les saturnales de la nuit.

Il s'avança dans le jardin, vaste, touffu, négligé, tournant au parc avec ces ombrages profonds. Soudain, Alibert entendit des gémissements provenant d'un fourré. Il s'approcha et aperçut une peau de tigre, puis des jambes nues et les parties plus épaisses d'un corps féminin. Il écarta les

branches ; une femme, entièrement dévêtue, lui apparut. Couchée sur le ventre, elle pleurait, gémissait, se lamentait. La peau de tigre était étendue près d'elle. Aux questions posées par le policier, la femme répondit par des sanglots nerveux. Elle était blonde, jolie, jeune, la trentaine environ.

« Encore une malheureuse, détraquée par une nuit de débauche ! » pensa Alibert. Il retourna au pavillon, où il constata que la porte n'était pas fermée à clé. Il entra et parcourut toutes les pièces. Personne. Maître de la place, il alla prendre dans ses bras la femme qu'il recouvrit de la peau de tigre ; il la déposa sur le divan. Il pensa n'avoir plus qu'à prévenir le commissaire.

— Soyez bien sage, dit-il à la jolie blonde, allongée sur les coussins, je vais chercher du secours.

Il la quitta. Cette fois, il ne franchit pas la clôture. La grille du jardin n'était fermée qu'au pêne. Il l'ouvrit et prit sa course vers le commissariat. Le patron s'intéressa vivement au récit qu'il lui fit. Il se pourvut de son écharpe, de sa canne, emmena deux agents avec Alibert, et le petit cortège s'engagea dans la direction de la villa « Marie ».

— Puisque vous connaissez déjà les aîtres de la maison, introduisez-nous, dit le commissaire à Alibert.

Celui-ci passa devant et tenta de pousser la grille qui résista. Il lâcha un juron et dit :

— Zut ! Je l'ai tirée trop fort ! Heureusement je connais un autre chemin !

De nouveau, il escalada le mur et, par l'intérieur, ouvrit la grille. Le commissaire et son escorte gravirent le perron et pénétrèrent dans le salon. Il était vide.

— Eh bien ! Où est votre tourterelle ? lui demanda son patron.

— Elle était là, à geindre sur le divan. Elle a changé de pièce. Je vais la chercher.

Peine inutile : la tourterelle s'était envolée. Penaud, Alibert revint auprès de son chef et remarqua que les vêtements de femme qu'il avait vus dans le salon n'étaient plus là.

— J'ai été joué, monsieur le commissaire, avoua-t-il avec confusion. Je ne m'attendais pas à pareille perfidie de cette jolie femme, qui semblait ne pouvoir marcher et portait sur les cuisses... et au-dessus une quantité de petites plaies saignantes.

— Qu'elle aille se faire penser ailleurs ! dit le commissaire. Je ferai un rapport et l'affaire sera terminée. *All right!* c'est l'heure de déjeuner.

Alibert qui avait encore l'ardeur et les illusions de la jeunesse se rendit à la gare et interrogea le chef ; celui-ci n'avait pas

remarqué de voyageuse répondant au signallement, d'ailleurs vague, de la femme blonde, donné par le jeune inspecteur.

— Elle sera montée dans un taxi, indiqua le chef de gare. Pour les gens pressés, ça vaut mieux que ces vieux « machins » de chemins de fer.

Le départ en taxi de l'inconnue était pour le jeune Alibert une conjoncture favorable, simplifiant ses recherches, car la localité possédait au plus une quinzaine de chauffeurs, parmi lesquels la tâche était facile de cueillir le conducteur de la jolie blonde. Il mena rapidement à bien l'entreprise et sut l'adresse où la voiture avait déposé cette personne dont l'image occupait trop ses souvenirs. Il s'y rendit, sans mandat, peut-être sans but déterminé, rien que pour le plaisir de la revoir et de satisfaire la curiosité provoquée par l'aventure de la villa « Marie ».

C'était, dans le quartier du Trocadéro, un de ces petits hôtels coquets qui s'annoncent galamment comme la demeure d'une courtisane heureuse. Alibert avait fait sa toilette des dimanches. La femme de chambre, jeune et rusée commère, ne tiqua pas trop sur ses chaussures, vers lesquelles, à la dérobée, se porta son regard investigateur.

Elle susurra dans le téléphone intérieur :

— Madame, c'est un monsieur qui se dit un ami.

Un acquiescement suivit, et Alibert fut introduit, au premier étage, dans une chambre délicieuse. Au milieu d'un lit Marie-Antoinette, l'inconnue de la villa, reposait sa nudité blonde sous un nuage de batiste :

— C'est encore vous ! s'écria-t-elle. Vous allez donc me suivre comme mon ombre ! Si vous êtes de la police, vous pouvez vous retirer, je n'ai pas l'intention de porter plainte.

Alibert protesta qu'il n'appartenait à aucun corps constitué, il se donna même pour étudiant en médecine, qualité pouvant lui valoir une certaine impudence des yeux avec le privilège de regarder.

— Alors, j'ai tort, dit-elle, je vous dois même des remerciements pour m'avoir porté les premiers secours, et je ne rougis plus d'avoir été surprise par vous dans la posture de Vénus blessée. Cette phrase vous intrigue, n'est-ce pas ?

— Madame, je n'ai pas l'insolence de vouloir connaître vos secrets !

— Et il me plaît peut-être de vous les révéler ! Sachez d'abord que vous êtes chez la Padja, la plus grande courtisane de notre époque... Ce nom ne vous dit rien ! Heureux jeune homme, on voit bien que vous n'avez pas une fortune à manger ! Autrement, vous connaîtriez mon nom et mon corps pour les maudire ! Je ne suis pas une femme intéressante, pourtant je n'ai pas mérité le supplice qui m'a été infligé. Écoutez plutôt. Avant tout, je veux vous dire que je sors de prison.

— Vous, en prison !

— Oui, mon cher, deux années de taule ! J'avais tué. Mon geste meurtrier appelait la répression. Je ne récrimine pas. Mais c'est la prison qui a été la cause de mon injuste châtiement, à la villa « Marie », une ignoble vengeance !

La Padja conta. C'est avec les faits que nous a rapportés l'inspecteur Alibert, assez jeune encore pour s'indigner, que nous avons composé ce récit, scrupuleusement exact.

Quelques jours auparavant, la Padja se disposait à monter dans son automobile arrêtée

devant la porte de son hôtel, lorsque deux filles surgirent de derrière la voiture et se dressèrent à ses côtés. L'une d'elle murmura :

— Bonjour, Térésa ! (le prénom de la Padja).

La jolie courtisane ne répondit pas et tendit le bras pour ouvrir la portière.

— Tu ne nous reconnais pas, belle frangine. Il n'y a pas si longtemps que l'on « bouffait » de compagnie les « fayots » de l'Administration !

— Je ne vous connais pas, dit la Padja, prise de peur, redoutant le scandale.

— T'as la mémoire courte, ma chère. Emmène-nous avec toi, on va causer !

— Avant que la Padja eût le temps de se défendre, les deux filles qu'elle connaissait trop la poussaient dans la voiture, qui démarrait rapidement.

— Alfred, arrêtez, arrêtez ! cria la Padja à son chauffeur.

Les deux filles, assises à ses côtés, l'encadrant, éclatèrent de rire.

— Ma pauvre, dit l'une d'elles, ce n'est pas ton Alfred qui est au volant. Ton « l'arbin » Alfred se trouve, en ce moment, au fond d'un caboulot, soûlé par un bon vin, à peine drogué. T'es faite, ma belle !

Il y eut un silence. La Padja méditait un plan pour échapper à ses gardiennes, Bernadette et Albertine, ses codétenues à la grosse « taule », deux filles de la pire espèce, jolies pourtant, très brunes, trop brunes même, et inquiétantes dans l'épanouissement d'une animalité qui, à certaines heures, devait attirer les hommes. Bernadette, rompue à tous les stratagèmes, comprit la pensée de sa prisonnière.

— Trésor, du calme, dit-elle, un cri, je te bâillonne ; un geste, je te ligote !

Elle lui montra un morceau de toile et des liens :

— Que me voulez-vous ? demanda la Padja.

— Tu le sauras bientôt. Mais tutoie-moi, princesse, comme autrefois, ça me mettra plus à mon aise !

— Veux-tu de l'argent, Bernadette ?

— De l'argent ! répliqua fièrement la fille. De l'argent, je n'en ai pas besoin ; je gagne ma vie avec... ce que tu devines... Comme toi d'ailleurs !

— Bernadette, je te défends de m'insulter ! s'écria la Padja.

— Des « magnés », non, mais des fois !... Je vais t'empêcher de jacasser.

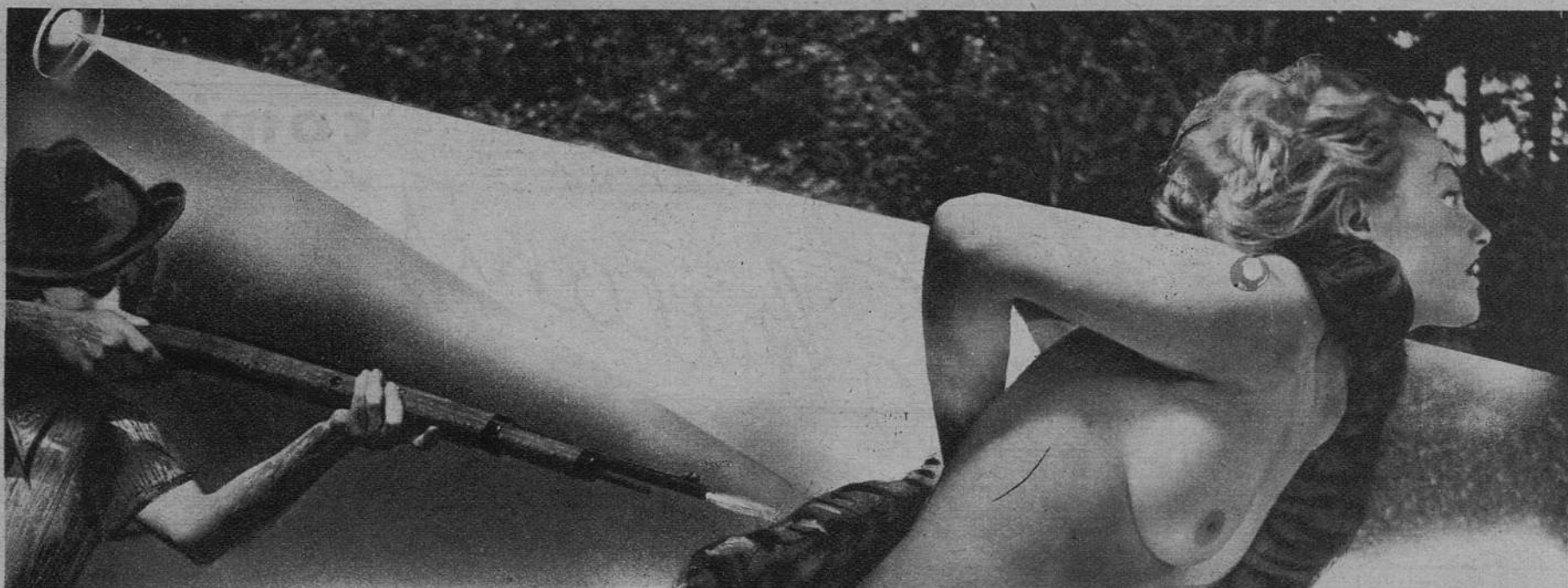
Aidée de sa camarade, Albertine, elle saisit les mains de la courtisane et les lia, puis elle la bâillonna.

— Défense de parler comme à la prison ! dit-elle.

La voiture roulait en vitesse, conduite avec maestria. La Padja commençait à avoir peur. Elle pressentait que ces filles allaient exercer une vengeance sur elle. Toutes deux lui en voulaient depuis son entrée à la prison, où elle était arrivée pantelante, désespérée de ne pas avoir obtenu l'acquiescement que lui avait promis son avocat. Elle avait tué, certes, mais elle avait tué pour se défendre, ce que les juges s'étaient refusés à admettre, à cause du passé lourd qu'elle traînait déjà avec elle. Née dans une roulotte de Bohémiens, elle s'était montrée, dès son adolescence, trop jolie pour connaître le vrai bonheur ! Elle atteignait à peine quinze ans que tous les « gars » la voulaient et mettaient à ses pieds leurs cacahuètes, leur nougat, leurs chevoux de bois, leur manège de vaches, quoique sa mère les eût prévenus qu'une telle perle n'était pas pour les cochons. L'honnête vieille désirait la vendre à meilleur prix. Térésa fut ainsi livrée au plus offrant des snobs égarés dans une fête populaire. Elle se vengea en dévorant jusqu'à l'os le premier de ses amants, puis les amis de celui-ci, qui tendirent les bras pour la recueillir, quand l'initiateur, ruiné, fut contraint de s'embarquer pour les pays d'où l'on ne revient pas. D'amant en amant, elle roula jusqu'à un mari, qui, sous ses che-



Sa couche était entourée de toutes les détenues du dortoir.



Il visa cette cible frémissante qui jetait son éclat sous le feuillage.

veux gris, cachait les ardeurs de la jeunesse et les vices de tous les âges. La Padja devint comtesse et se crut sauvée des écueils de l'amour. Son comte ne tarda pas à montrer qu'il avait entendu mettre dans le lit conjugal moins qu'une épouse, mais une courtisane, pis encore : une fille docile à tous ses caprices. Il tenta par la violence de la soumettre à la plus douloureuse des complaisances et de la courber sous son vice cruel. Une scène effroyable, au cours de laquelle il menaçait de l'étrangler. Lorsqu'elle vit ses jours en péril, elle abattit l'homme d'un coup de revolver. Son passé trouble, galant, sensuel, incita les juges à douter de ce reliquat de vertu, et les portes de la prison s'ouvrirent pour la Padja, meurtrière d'un monstre.

Son calvaire n'était pas terminé. Elle arriva à la maison de détention dans un tel état d'abattement que la solitude l'effrayait, aussi ne demanda-t-elle pas à accomplir sa peine en cellule. On l'abandonna au dortoir commun, ambiance pourrie de vices. Le dégoût de cette première nuit de geôle... Elle allait s'endormir sur son grabat, lorsqu'un piétinement étouffé la força à ouvrir les yeux. Sa couche était entourée de toutes les détenues du dortoir, allumées de desirs par l'arrivée de cette nouvelle, jolie et encore parfumée. Elles se jetèrent sur elle ; ses draps, sa chemise furent arrachés. C'était le « baptême du baigneur », que des furies lubriques s'apprétaient à célébrer sur son corps, devenu une proie. Elles se saisirent d'elle, et toutes, l'une après l'autre, se livrèrent à une sarabande érotique, qui mit son corps en sang. Règle inexorable du lieu, elles exigèrent toutes leur part de ce festin. Bernadette, « reine » du dortoir, flanquée de sa « femme » Albertine, présidait à ces ébats. Quand la dernière des détenues se fut rassasiée du corps inanimé et douloureux de la Padja, on résolut, selon la coutume, de marier cette nouvelle initiée. La « reine » Bernadette, aimant les fins morceaux, la réclama pour elle, malgré son union avec Albertine dont la grande affection, soumise et dévouée, s'inclina devant le partage. Le lendemain, la Padja eut le tort de se plaindre. L'Administration tolère, mais ne permet pas le déchaînement de la lubricité. Bernadette et Albertine, déjà tenues à l'œil, descendirent au cachot. D'office, la Direction fit placer en cellule la Padja pour lui épargner le supplice du verre, auquel elle n'échappa que de justesse. Torture digne du moyen âge qui consiste à enfoncer des débris de carreaux dans les parties intimes de la patiente, ainsi tourmentée d'une effroyable douleur, qui mène, le lendemain, à l'infirmerie. Et tout est dit, en attendant une nouvelle exécution. D'avoir refusé le mariage avec la « reine », la Padja s'était fait deux ennemies, d'abord Bernadette, la première intéressée à cette union dont l'envie la dévorait, puis Albertine qui épousait tous les ressentiments de sa conjointe.

La « reine » de dortoir était éprise à la folie de cette jolie Padja qu'elle évoquait dans son cadre de luxe et de volupté. Dès qu'elle sortit de son cachot, elle lui fit pas-

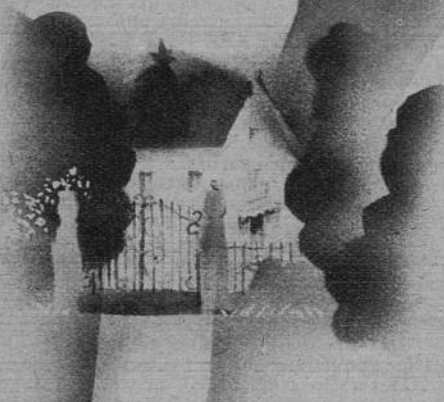
ser des billets où elle lui déclarait qu'elle lui pardonnait sa délation et la suppliait de lui accorder... son affection. Le silence dédaigneux de la Padja l'irrita, c'était la première fois qu'on lui résistait. Son dernier billet contint des menaces, en cette formule sèche : « Amour ou vengeance » !...

Quand, après son enlèvement, la voiture s'arrêta dans la cour de la villa « Marie », la Padja comprit, en tremblant, que l'heure de la vengeance était venue. Le chauffeur quitta son siège et ouvrit la portière, après avoir retiré sa casquette avec une feinte politesse ; en réalité, il venait prêter main-forte. Une gueule de loup cervier sur un long corps, sec, carré, tout en os. Bernadette le présenta à la Padja :

— Norbert « Patte de fer », notre chevalier servant, dit-elle.

Albertine eut son sourire de prostituée à tout faire et les trois femmes entrèrent dans le pavillon, suivies du « mec » ; après quelques pas à travers le vestibule, elles pénétrèrent dans un salon, assez proprement garni, où un vaste divan était le meuble principal. Une table, chargée d'une collation plantureuse et de nombreux flacons poudreux, occupait le centre de la pièce. Norbert ferma la porte, tira les grands rideaux, alluma les lampes.

— La lumière électrique fait mieux sur la peau des



dames que le jour ! déclara-t-il avec la gravité d'un metteur en scène.

Délibérée de son bâillon et de ses liens, la Padja demanda :

— Enfin, que me voulez-vous ?

— Rien de mal, ma chérie, répondit Bernadette, nous désirons fêter dans un petit gueuleton notre sortie de la « grosse taule », car l'Administration nous a lâchées toutes trois ensemble. Il faut que l'on t'aime pour avoir pris la peine de te retrouver dans ton monde interlope de princes et de rastas ! Nous sommes des putains comme toi, comtesse, mais des putains françaises avec des « mecs » français !

Sur ces mots, elle l'embrassa goulûment. — Place aux épaules de ces dames ! dit Norbert solennellement.

Bernadette et Albertine retirèrent leur robe, puis déshabillèrent à demi leur prisonnière. Elles restèrent en combinaison, la lumière nacrée leur chair, et les verres s'emplirent d'un vin généreux. La Padja reprit confiance en soi et se reprocha d'avoir eu peur de ces gens, qui voulaient simplement l'abreuver. Elle mangea et but, en levant son verre à la liberté reconquise. Sa tête chavira un peu, tandis que les autres, ayant des projets, eurent soin de garder leur sang-froid.

Tout d'un coup, Bernadette et Albertine simulèrent l'ivresse, déclarèrent vouloir jouer

à la chasse. Norbert se récusait :

— Mais non, c'est idiot ! dit-il.

— Si, si, il fait très chaud. On sera bien dans le jardin. On s'amusera.

— Albertine fera la biche. N'est-ce pas, ma chérie, tu feras la biche ?

— Et toi qu'est-ce que tu feras ? demanda Albertine à sa copine.

— Moi, je ferai la tigresse. C'est entendu. Va chercher dans la chambre la peau de tigre et les torches électriques.

— Vous êtes folles, reprit Norbert. Il est près de minuit. Les voisins se plaindront.

— Les voisins, affirma Bernadette, je les... Tu paies ton loyer, tes contributions, alors nous sommes maîtres chez nous !

— Il y a d'autres considérations, rétorqua le « mec », la tranquillité, la morale...

— La morale !... Je voudrais bien savoir comment les voisins la respectent ! Si on pouvait voir tout ce qui se « boutique » chez les gens, on en apprendrait de belles !

Albertine revenait avec la peau de tigre et les torches électriques. Elle avait profité de son passage dans la chambre pour se dévêtir complètement et apparaissait dans l'éclat d'une beauté brune, qui n'était pas à dédaigner.

— Enfin, puisque vous y tenez, je cède, déclara Norbert.

La Padja comprit plus tard que la résistance du « mec » et l'invitation à la chasse faite par ses complices étaient une comédie réglée à l'avance. Pour le moment, dans l'état d'ivresse légère où elle se trouvait, elle voyait toutes les choses sous une teinte rose. Et puis, il y avait chez elle un instinct de débauche qui, refoulé par l'exercice de son ministère d'amour parmi des gens opulents et graves, souhaitait de s'exprimer dans la compagnie de la canaille galante. Elle esquissa le geste de se déshabiller. Bernadette arrêta sa main :

— Pas toi, dit-elle par ruse, tu as souffert en prison et tes seins doivent tomber !

— Ma petite, tu m'envieras un pareil marbre, répondit la courtisane.

— Je ne crois guère à la solidité des femmes du monde, assura le « mec » d'un ton dédaigneux.

— Pour trancher le débat, reprit Bernadette, offre-nous, princesse, des pièces à conviction.

Quelques instants après, elle s'écriait avec une fausse admiration :

— Oh ! mais, ma gosse, tu es parfaite ! Par crainte que la Padja ne sentit la

fraîcheur des ombrages, elle recouvrit ses épaules de la peau de tigre, prenant soin qu'elle s'arrêtât au-dessus des reins. La chasse eut lieu sous les arbres, parodie grotesque d'une grande orgie. Bernadette et la Padja tenant les torches électriques, éclairaient la course à quatre pattes d'Albertine, poursuivie par Norbert. Tour à tour, ils passaient dans la lumière, pour disparaître ensuite au milieu des fourrés avec des cris et des rires, jeu de gamins vicieux qui semblait amuser acteurs et spectatrices. Le divertissement dura jusqu'à ce que la biche, fatiguée, cédât la place à la tigresse, que devait jouer la Padja :

— Je griffe et je mords ! dit-elle au « mec » avec un beau sourire.

Elle alla se blottir sous un taillis. Lorsqu'il fût à sa hauteur, elle s'élança sur lui. Dans la lutte, ses dents déchirèrent la peau de l'homme, qui éprouva à cette morsure de volupté plus de plaisir que de douleur. Puis la tigresse, énermée, lâcha prise. Sur les genoux et sur les mains, magnifique quadrupède, à la chair blanche, tendue et ondoyante, elle bondit vers une retraite, où elle espérait recevoir sa récompense. Elle était tellement actionnée au jeu qu'elle ne vit pas le traître Norbert ramasser une carabine, accotée à un arbre. Une série de petites détonations moururent dans l'ombre. La Padja se détendit sur l'herbe, en gémissant. Des rires de femmes et des applaudissements saluèrent sa souffrance. Bernadette dit :

— Ton châtement, cafardeuse !

L'arme était une carabine à air, et à répétition, chargée de cartouches au gros sel. Silencieuse et juste, elle occasionnait des blessures cuisantes, sans gravité. Le trio des vengeurs n'en prit pas moins peur et décampait. C'étaient là tout le drame de la villa « Marie » et toute l'histoire de la Padja.

La jolie courtisane, son récit terminé, fit jurer à l'inspecteur Alibert de rester muet, car elle craignait de nouvelles représailles. Le policier tint mal sa parole. Il recommanda à des collègues parisiens Bernadette et Albertine, qui furent « coffrées » pour entôlage. Il était plus difficile de sévir contre Norbert, adroit et opulent courtier en femmes, aux multiples domiciles. Un indicateur zélé glissa dans la poche de son veston quelques paquets de « coco » le soir où une rafle dans son bistrot favori était secrètement préparée. Malgré ses dénégations, Norbert, accusé par ses paquets de drogue, prit le chemin du Dépôt, pour aller rêver ensuite dans une maison centrale. Mais qui sait si la Padja n'aura pas plus tard à redouter une nouvelle vengeance ?

POL PRILLE.

C'est dans le numéro de la semaine prochaine que commencera la publication de

LA NUIT DU CARREFOUR

le remarquable roman de

Georges SIMENON



Ses acolytes, Dan Wilson et Thomas Bell, sous la surveillance d'un détective, sont conduits au tribunal pour s'entendre condamner.

MALGRÉ les mesures qu'ils ont pu prendre et les soins qu'ils ont donnés au tirage de leurs banknotes, les services de la Monnaie aux Etats-Unis ne sont jamais parvenus à empêcher la falsification. Et, cependant, l'on doit reconnaître que leurs agents ne négligent rien pour démasquer les faussaires.

Depuis pas mal de temps déjà la circulation des faux billets prenait d'alarmantes proportions, principalement dans New-York.

C'était du reste là que se circonscrivait le mal.

Il fallait coûte que coûte y remédier et des primes importantes furent promises à ceux qui découvriraient les coupables.

Ce n'était pas là chose facile.

Les experts de la Monnaie, néanmoins, avaient relevé sur les banknotes admirablement imitées de très légères défauts.

C'était là un indice qui avait une importance capitale.

Les recherches furent longues et ne devaient pas durer moins de trois mois.

Elles devaient pourtant être couronnées de succès, grâce au zèle infatigable de l'agent Houghton, du Service secret.

La propriétaire d'une petite maison de Brooklyn était venue se plaindre à la police de trois de ses locataires qui occupaient les sous-sols de l'habitation.

Ils lui avaient dit tirer des gravures hors texte pour une grande maison d'édition mais ce travail qu'ils faisaient de nuit, empêchait la brave dame de dormir.

Elle s'en était plainte à eux et avait menacé de leur donner congé, mais ils ne cessaient point pour cela leur labeur.

Tous trois étaient italiens et se souciaient peu, semblait-il, de ses remontrances, aussi était-elle venue demander la protection de la police.

L'inspecteur Houghton, présent, avait tout entendu; son flair de détective se trouva mis en éveil.

— Savez-vous pour quel éditeur ils travaillent ? demanda-t-il.

Et, sur la réponse négative de la plaignante, il lui promit que le soir même bon ordre serait mis à cet état de choses.

Aux premières heures de la nuit, en effet, un raid d'agents du Service secret, sous ses ordres, avait lieu dans la maison de Brooklyn.

Revolver au poing les policiers firent irruption dans les sous-sols où des coups sourds étaient perceptibles.

Ils devaient trouver la pie au nid.

Dans une grande pièce aménagée en atelier de gravure, trois hommes étaient occupés à tirer à la presse à balancier des banknotes, dont une considérable quantité étaient déjà liées par paquets.

— Haut les mains ! cria l'inspecteur Houghton, tandis que ses agents tenaient les trois hommes en respect avec leurs armes.

La stupéfaction de ces derniers était telle qu'ils n'avaient offert aucune résistance.

Invités à déclarer leurs noms, ils déclarèrent s'appeler Ovidio Sanvenero (le graveur), Mario Bertala (le tireur à la presse) et Lorenzo Marchini (chargé de la mise en circulation des billets).

Tous trois étaient italiens.

La capture était de bonne prise car, en dehors de tout l'attirail de faux monnayeur, il y avait là cinquante mille dollars en banknotes de dix dollars.

La plus surprise fut certes la propriétaire

reconnus, dans la suite, parfaitement imités et qui, par une étrange coïncidence, représentaient tous une même valeur de cinq mille dollars.

Une étroite surveillance fut exercée qui aboutit à deux résultats : on reconnut tout

A gauche : Clifford Parr, le graveur, chef du trio de convicts du pénitencier de San-Quentin, faussaire de banknotes.

Fabricants



de faux billets

L'atelier des faux monnayeurs italiens dans les sous-sols d'une maison de Brooklyn (New-York).

de la maison de Brooklyn qui était bien éloignée de se douter comment ses locataires « opéraient » dans son sous-sol.

Disons que c'est là une faible mainmise de la Monnaie américaine sur de fausses banknotes.

L'atelier de Brooklyn est loin d'être le seul à New-York, qui semble le centre des faux monnayeurs.

L'aventure de Brooklyn n'est, à vrai dire, qu'une affaire criminelle, comme celles que les détectives sont appelés à découvrir.

Bien plus extraordinaire, toutefois, est l'histoire des fausses banknotes dont furent victimes, il y a quelques mois, plusieurs établissements financiers de la Californie.

Certaines de ces banques avaient reçu en paiement à leurs guichets des billets

Arrestation des trois faux monnayeurs par l'inspecteur Houghton, du Service secret (debout à gauche).



Tribunaux comiques

LE « HAMPEUR » Pour avoir voyagé sans billet, Hyacinthe-Quentin-Luc H... comparait devant la justice.

Hyacinthe-Quentin-Luc, fort gaillard de vingt ans, aux habits fatigués et poussiéreux, aux mains d'étrangleur, au visage de poupée trop rose et aux cheveux couleur de miel, sourit tristement aux juges qui accordent à son cas un certain intérêt.

— Pardine, c'est la faute à Julienne, explique-t-il. Julienne, elle est serveuse dans un bar d'Anvers. Oui, une Belge... On s'est connu à la foire du Trône l'an dernier. Elle était venue avec un matelot danois, mais qui avait des mœurs bizarres. Alors la Julienne l'a abandonné pour finir son argent avec moi.

— Quel argent ? Le sien propre ou celui du matelot ?

— Celui du matelot, avoue avec ingénuité le gros gaillard inconscient. C'est quand on n'a plus eu que vingt-sept sous que Julienne a dû retourner à Anvers.

— Si elle n'avait plus d'argent, comment a-t-elle pu prendre le train ?

— Oh ! elle est fine ! Elle s'est fait rapatrier officiellement par le consul.

— Après avoir entôlé son compagnon de voyage !... s'exclame M. le président. Il y a des créatures qui ne doutent de rien.

Mais la séparation pesait au cœur de Hyacinthe et de Julienne. Ils s'écrivirent, essayant de s'encourager, de prendre patience, jusqu'au jour où la fille de salle adressa à son chéri joufflu le billet suivant :

« Mon Hya-Hya, Coco adoré,
Je ne peux plus tenir, il faut que tu viennes me biser sur l'œil. Je sais que tu n'es pas riche. Mais viens quand même. Pour faire la route, tu pourras hamper et, pour l'en retourner en France, quand on s'en sera fourré jusque-là, eh bien ! tu te feras expulser (sic).

Hyacinthe exerce la profession de débardeur intermittent. Il « débarde » quand il est en train. C'est donc sans aucune difficulté qu'il put s'accorder un congé et prendre la route, bien résolu à hamper, c'est-à-dire à faire, malgré sa mine resplendissante, le gars exténué de façon à attendrir les chauffeurs de camion. Profitant ainsi de tout ce qui s'offrait en matière de véhicule, il atteignit la bonne ville d'Anvers, passa huit jours auprès de sa blonde et, obligé de penser au retour, tenta de se faire expulser de Belgique.

Hélas ! la police de nos voisins lui trouva trop bonne mine pour un bandit. Tout ce qu'il peut obtenir, c'est un prêt de vingt francs avec lesquels il atteignit Mons. De là, il gagna la frontière, où, las de hamper, il préféra se confier à un train pour Paris.

— Vous savez pourtant qu'il est défendu de voyager sans billet ? lui dit le président.

— Oh ! c'est une affaire de chance, monsieur le juge, répliqua Hyacinthe. Je m'étais enfermé dans les water et je pensais bien arriver sans dommage à Paris. Malheureusement, dans le wagon, il y avait une dame plus entêtée qu'un mulet. Si elle n'avait pas fait un « barouffe » à tout casser (y compris la serrure de ma cachette), je serais arrivé sans encombre...

— Eh bien ! ne vous plaignez pas, cette personne va être jugée tout à l'heure pour détérioration du matériel de la Compagnie.

De la plaidoirie de l'avocat du prévenu, détachons, ce joli calembour :

— Certes, messieurs, mon client aurait été mieux inspiré en employant au retour le système qui lui avait si bien réussi pour gagner Anvers. Il eût été ainsi le *chevalier hampeur et sans reproches*.

— Cinquante francs d'amende pour infraction à la police des chemins de fer, a conclu le Tribunal.

J. C.

L'endroit de la prison où se trouvait l'attirail des trois faussaires de banknotes, ni de leur façon d'opérer.

Aussitôt, Parr, Wilson et Bell furent mis en cellule, en attendant d'être déferés à la justice.

Mais le plus curieux de l'affaire, malgré qu'ils se reconnussent coupables, fut que les plus actives recherches ne parvinrent pas à faire découvrir trace quelconque de l'attirail des faux monnayeurs.

La complicité des autres convicts de San-Quentin était évidente et, sans attendre la suite d'événements qui s'étaient ébruités avec une imaginable rapidité, ils avaient fait disparaître en le réduisant à néant tout le matériel dont les faux monnayeurs avaient fait usage.

Et, faute de pièces à conviction, ceux-ci ne purent être condamnés qu'à des peines relativement minimes, sur la foi de la confession de Cleveland et leurs propres aveux, empreints d'une ironie assez narquoise à l'adresse des autorités pénitentiaires.

R. NIVÈS.

LA BANDE des SACRISTAINS

Voici l'histoire authentique d'une association de malfaiteurs qui fit parler d'elle par une série de forfaits plus ou moins retentissants et qui appartient maintenant aux annales policières et judiciaires.

Inspecteurs de sûreté et malfaiteurs y sont campés tels qu'ils furent dans cette fameuse affaire; seuls quelques noms ont été transformés. Les forfaits des coupables y sont rapportés comme ils se déroulèrent et les enquêtes et filatures retracées d'après les dossiers de l'époque.

Un matin des premiers jours de septembre, il y a de cela trente ans, le chef de la Sûreté parisienne n'arrivait que vers onze heures dans son cabinet de travail du quai des Orfèvres.

Le planton de service dans le vestibule se dressa dans sa cabine vitrée pour adresser au « patron » un respectueux salut militaire, auquel le grand chef ne daigna pas répondre tant son esprit paraissait absorbé par de graves réflexions. Sitôt assis devant son grand bureau, le haut fonctionnaire sonna son sous-chef, l'inspecteur principal de la brigade criminelle, M. Balisier, et celui de la voie publique, M. Lerégent.

Les trois hommes accoururent aussitôt et serrèrent amicalement la main du chef. — Chers collaborateurs, leur dit celui-ci, j'arrive du cabinet du préfet. Le grand patron m'a fortement savonné.

— Vrai ? interrompit le sous-chef, curieux de connaître le motif de ce reproche, car il escomptait déjà la disgrâce de son supérieur pour recueillir sa succession.

— Au point, continua le chef, que j'ai offert ma démission !

— Ce n'était certainement qu'un mouvement de mauvaise

humeur du préfet ? insinua le sous-chef. Il ne fallait pas jeter le manche après la cognée.

— Au contraire, mon attitude l'a démontré ; c'est avec empressement qu'il a déclaré ensuite qu'il me couvrait entièrement en raison des nombreux services rendus.

— Mais que peut-il avoir à nous reprocher ? hasarda l'inspecteur principal de la brigade criminelle.

— Oh ! répondit le chef, ce n'est guère compliqué : le ministre de l'Intérieur, remonté par nos rivaux de la Sûreté générale, s'est plaint de relâchement dans notre labeur. Notre service laisserait, maintenant, paraître, à désirer. Le préfet a surtout tenu à me faire remarquer que seules comptaient dans l'esprit gouvernemental les affaires sensationnelles. C'est ainsi que le seul crime resté impuni intéresse la famille d'un général illustre. Il aurait été préférable de réussir cette affaire et de rater nos onze derniers crimes crapuleux. Le préfet se montra encore navré de l'insuccès de nos recherches au sujet du vol commis au Musée de Cluny, des agressions dont ont été victimes, en plein jour, un sociétaire de la Comédie-Française, rue Saint-Honoré, et l'ambassadeur d'Angleterre à la sortie de l'Opéra-Comique, des cambriolages commis chez des artistes célèbres, dans un hôtel princier de Neuilly. Enfin, la Sûreté générale tente de nous attribuer l'insuccès des recherches des malfaiteurs ayant cambriolé les églises du Nord, du Pas-de-Calais, la cathédrale d'Auch, le Musée de Nancy, sous le prétexte que ces méfaits sont imputables à une redoutable association d'apaches parisiens.

— Eh bien, chef, déclara le second, nous allons lui en boucher un coin, au patron. D'abord, en ce qui concerne notre rayon parisien. Je suis sur une piste sérieuse en ce qui concerne l'assassin de la fille du général ; j'attendais votre arrivée pour vous l'annoncer.

— Très bien ! s'exclama le chef radieux. Avant d'examiner, ce matin, les affaires courantes, vous

allez tous trois remonter l'ardeur de vos brigadiers et de vos hommes. Il faut exiger d'eux des prodiges et, au besoin, leur laisser espérer, à tous, des augmentations de traitement.

— C'est entendu, chef, dit l'inspecteur principal de la brigade criminelle. Je vais étudier sérieusement l'affaire des cambriolages de province et, s'il est vrai qu'ils ont pour auteurs des apaches parisiens, je ne me nomme plus Balisier si je ne vous les livre pas, ici, avant un mois.

Seul, Lerégent ne prononça aucune parole et se retira soucieux.

II

Après une heure de paisible sommeil dans son vaste bureau de l'Hôtel de Ville, M. Alexandre Géraumon s'éveilla lentement ; pour secouer son engourdissement, il se dressa hors de son fauteuil de cuir bien rembourré et, retournant à sa table de travail, alluma une cigarette.

Chef de bureau à la Préfecture de la Seine, M. Géraumon, bel homme brun au visage fin, portait un vêtement de coupe impeccable. Sa boutonnière rougissait modestement sous un mince filet rouge de la Légion d'honneur. M. Géraumon, qui venait à peine de dépasser la quarantaine, était redevable de la situation enviable qu'il occupait à ses hautes relations autant qu'à sa réelle intelligence. L'avenir de cet homme doué s'annonçait comme devant être des plus brillants.

Constatant qu'on ne s'empressait pas de lui apporter le moindre dossier de pièces à signer, il sonna son garçon de bureau. Nul ne répondit.

Résigné par l'habitude à n'être que médiocrement servi, M. Géraumon sortit dans l'antichambre. Aucun gardien ne se trouvait à son poste.

Supposant que son planton avait été appelé par ses sous-chefs ou ses rédacteurs, il se rendit dans les bureaux de ses seconds ; ils étaient vides également ; chapeaux et pardessus usagés se voyaient accrochés aux parures.

M. Géraumon sourit, connaissant le stratagème employé pour laisser

croire à une absence momentanée. En traversant l'antichambre, il aperçut un visiteur qui portait à la bou-

tonnière le ruban violet et dont le visage ne lui était pas inconnu ; il s'avança vers lui, la main tendue :

— Vous me reconnaissez, monsieur le chef de bu-

— J'ai armé deux domestiques aussi forts qu'habiles tireurs.

reau ? prononça le nouveau venu. Je me présente en éternel quémandeur. Onésime de Phalère du Bois-Doré, numismate, collectionneur en antiquités.

— Je me rappelle fort bien, dit le chef de bureau en priant le visiteur d'entrer dans son cabinet.

M. de Phalère pénétra dans le bureau, s'installa dans un fauteuil que lui désignait M. Géraumon, et la conversation se poursuivit.

Le collectionneur vanta la richesse de ses collections uniques en France, assura être seul possesseur de centaines de médailles et de monnaies anciennes, de bijoux ayant appartenu à des empereurs romains, aux rois mérovingiens, aux premiers ducs de Normandie, aux empereurs d'Allemagne, etc., sans compter des tableaux, des primitifs. Puis il arriva au motif de sa visite.

— Puisque vous êtes doué d'une mémoire si prodigieuse, monsieur le chef de bureau, vous souvenez-vous que j'ai eu l'honneur de vous être recommandé, l'an dernier, en raison de mes travaux historiques pour l'obtention de la rosette d'officier de l'instruction publique ? Si j'ai encore le plaisir de me trouver avec vous, aujourd'hui, c'est d'abord pour me rappeler à votre bon souvenir et vous répéter les excellentes promesses que vous me fîtes.

— J'ai le plaisir de vous informer, interrompit le fonctionnaire, qu'il y a dix jours, j'ai eu l'avantage de remettre votre dossier au préfet de la Seine et que celui-ci l'a placé dans le lot des premiers candidats de choix. Vous êtes toujours inscrit en qualité d'habitant du parc Monceau, si je ne me trompe, alors que vous habitez, la plupart du temps, en grande banlieue ?

— Parfaitement ! approuva le riche collectionneur.

— Le préfet a dû remettre votre proposition à la promotion suivante, celle qui sortira en janvier prochain.

Mais M. de Phalère insista, tenant à être fixé, car il devait se rendre à Pompéi, pour faire l'acquisition de nouvelles antiquités, M. Géraumon reprit en souriant :

— Ne craignez-vous pas, cher monsieur, que des malandrins mettent à profit votre absence pour s'emparer de vos riches collections ? Vous ne devez pas ignorer que la police est au-dessous de tout ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Je trouve imprudent de laisser à l'abandon le trésor que vous possédez, presque en pleine campagne, car votre somptueuse villa se trouve près de Montigny où la police est un mythe.

M. de Phalère s'enfonça dans son fauteuil, en souriant à son tour :

— Soyez assuré, cher monsieur, que mes précieuses collections sont à l'abri du coup de main le plus audacieux, car je suis homme de précaution.

— Vous me rassurez, prononça le fonctionnaire avec un air de satisfaction. Vous avez tout déposé en lieu sûr ? Dans un coffre-fort, sans doute ? A la Banque de France, je suppose ?

Le collectionneur confia, dans le tuyau de l'oreille, en baissant la voix :

— Le trésor est chez moi, bien protégé, dans des locaux spécialement aménagés. En cas d'ouverture insolite d'une porte, d'une persienne de fer, la police locale serait alertée aussitôt ; un fil électrique aérien actionné par un dispositif secret relie ma villa à la gendarmerie voisine.

M. de Phalère poursuivait en baissant de plus en plus le ton :

— Ce n'est pas tout. Je suis armé d'autres moyens de protection. J'ai fait élever quatre véritables chiens de berger allemands, des molosses en perpétuel état de fureur, dressés pour étrangler les malfaiteurs. Le chenil qui les abrite se trouve à une centaine de mètres de la villa, au centre d'un bosquet qui le rend invisible. De la villa, il suffit d'appuyer sur deux boutons électriques pour déclencher l'ouverture des deux portes du chenil. Croyez-moi, les malfaiteurs seraient plutôt à plaindre.

Continuant ses confidences, le collectionneur reprit :

— J'ai armé deux domestiques, aussi forts qu'habiles tireurs qui se relaient de nuit et de jour pour assurer la garde des cabinets où se trouvent les collections. Celles-ci sont enfermées dans de vastes coffres-forts blindés, qui ne peuvent s'ouvrir qu'en coupant le courant électrique. Les malfaiteurs qui chercheraient à les forcer seraient électrocutés. Dois-je enfin vous avouer que tous ces coffres-forts sont dissimulés dans des boiseries qu'il faut déclouer et déplacer pour arriver à leurs portes ?

— Mais votre imagination me paraît géniale ! s'exclama le fonctionnaire enthousiasmé. Mainte-



LA BANDE des SACRISTAINS

pour arriver à de piètres résultats. Il laissa le travail ingrat aux faisans pour tenter de grandes choses. Aussi, compagnons, restez unis et jamais on n'osera nous soupçonner.

« Et puis, j'insiste sur ce point, notre lieu mystérieux de réunion, notre façon d'opérer, la prépa-

ration méthodique de nos coups nous mettent à l'abri de tout danger. De grâce, promettez-moi de ne plus commettre la moindre imprudence en vous rappelant votre passé ! »

Après quelques secondes d'un silence gêné, Alfredi reprit.

— Toi, P'tit Louis, n'as-tu pas failli te faire pincer, rue Saint-Honoré, il y a trois semaines, en dévalisant en plein jour une sociétaire de la Comédie-Française ? Quant à Gros Julot, il a fait encore plus fort : ne s'est-il pas exercé à dérober l'épingle de cravate de l'ambassadeur d'Angleterre, à sa sortie de l'Opéra-Comique. Je vous en supplie, les camarades, vous qui êtes capables de faire grand, ne risquez plus votre liberté pour une aumône. Avant peu, croyez-moi, nous aurons encore empoché quelques millions, et nous irons vivre paisiblement chacun où bon lui semblera.

Tous les affiliés promirent de se montrer dignes du chef qui voulait bien les diriger. Lorsqu'ils se trouvaient loin d'Alfredi, ils ne le désignaient que sous le sobriquet du « vicomte », tant ils étaient frappés par son air de distinction.

Quant au vicomte, il avait baptisé ses complices du sobriquet de « sacristains », à la suite d'une opération fort bien réussie dans une cathédrale, et ce qualificatif était devenu un mot de passe, pour tous les affiliés... Quelques jours après, dans une nouvelle

IV

Le ciel voilé de gros nuages rendait la nuit très obscure. Les quais de la rive droite, mal éclairés, semblaient interminables à suivre.

À l'arrêt proche du pont National, M. Géraumon descendit de tramway, alluma une cigarette, releva le col de son pardessus et avança lentement, en revenant sur le chemin parcouru. Le quai encore assombri par les arbres se trouvait totalement désert.

Arrivé à un escalier donnant accès sur la berge, le fonctionnaire, méconnaissable, descendit sans hâte et flâna un moment au bord de l'eau. De temps à autre, il jetait un coup d'œil pour s'assurer que personne ne l'épiait.

Il avança lentement et, arrivé à la hauteur du ponton des bateaux parisiens, il enjamba le portillon et s'engagea sur la passerelle. Parvenu au ponton, il fouilla l'obscurité et vit alors se dessiner quelques silhouettes immobiles. Il y avait là quatre hommes jeunes, en veston, coiffés de casquettes, et une jeune femme.

Cette dernière fit deux pas en avant et, tendant la main à M. Géraumon, elle prononça d'une voix sourde :

— Bonsoir, monsieur Alfredi. On n'attendait plus que vous. Nous sommes toujours, ici, en pleine sécurité.

Le fonctionnaire baisa galamment la main qui lui était offerte et serra celles que lui tendaient les quatre compagnons.

Aucun bruit de la ville endormie ne parvenait jusqu'à cette solitude.

Sur un geste bref de M. Alfredi, qui paraissait être le chef de cette petite bande, la jeune femme s'avança vers la passerelle pour faire le guet.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, blonde, aux yeux d'azur, à la taille élancée, à la poitrine robuste. Elle se nommait Jacqueline Peaudebick, mais on ne la désignait jamais que sous le sobriquet de « Môme Picrate ». Son cousin, le « Gros Julot », l'avait introduite dans leur association parce qu'il la savait douée d'un courage à toute épreuve.

Le fonctionnaire prit la parole, tandis que les auditeurs l'écoutaient avec une grande déférence.

Il les félicita d'abord de la brillante réussite des dernières expéditions dont il avait été l'indicateur, c'est-à-dire de celles des musées de Nancy et de Cluny, ainsi que des fructueuses opérations pratiquées dans les églises du Nord et du Pas-de-Calais.

« Gros Julot » ouvrit ensuite une valise, en sortit un lot de diamants, de saphirs, de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres, puis, plus de deux cent quarante cinq mille francs en billets de banque, produit de la vente des objets précieux dérobés au cours de ces expéditions et envoyés à la fonte.

M. Alfredi fit six parts à peu près égales des billets de banque et des bijoux, en empocha une et remit les autres à ses complices.

Il les complimenta de nouveau de suivre à la lettre ses indications, ce qui leur permettait d'opérer à coup sûr, sans risque de danger, et il les assura qu'il continuerait à l'avenir à ne concevoir que des expéditions valant la peine de se déranger.

Il leur annonça ensuite qu'il en avait une huitaine en préparation et que, pour cette fois, il leur en indiquerait deux urgentes dont l'étude se trouvait à point :

— Voyez, mes bons amis, conclut-il, le bénéfice assuré de notre association secrète. Julot, l'un des plus habiles pickpockets de la République Française, tu ne réussissais auparavant qu'à faire la navette entre le Tribunal et la Santé. Que te rapportait ton art de prestidigitateur de bijoux et de bourses ? Plus de captivité que de jouissances.

« Et Fifi, lui qui s'acharnait à la fabrication de fausses pièces de cent sous, il risquait sans cesse le bagne pour un bénéfice mesquin.

— Très juste ! approuvèrent les auditeurs.

Alfredi continua :

— Quant à « Petit-Louis » qui pratiquait à merveille le vol au rendez-moi et au poivrier, — ce qui ne nourrissait guère son homme, puisqu'il était poussé parfois, dans des moments de misère noire, à s'exercer dans l'agression nocturne, souvent dangereuse, — il mangeait plus souvent les haricots du Dépôt que la cuisine du bouillon Duval. Je ne dirai rien pour notre « Gros-Rouquin », c'est lui, l'as de la cambriole, le roi des monte-en-l'air, qui eut l'idée de créer notre association et de me placer à votre tête pour découvrir, étudier et préparer des opérations fructueuses. Gros Rouquin comprit aussi que les citoyens se livrant au pillage de pavillons banlieusards se donnaient beaucoup de peine

nant, je comprends pourquoi vous pouvez dormir, en voyage, sur vos deux oreilles !

Ses confidences achevées, le collectionneur se leva et prit congé du chef de bureau, après que celui-ci l'eut assuré encore de son concours en ce qui concernait sa candidature.

Quand il se retrouva seul dans son cabinet, M. Géraumon ouvrit un tiroir, avec une clé de sûreté, sortit d'un superbe portefeuille une photographie de jeune femme très jolie, l'admira avec amour et la remit en place, avec soin.

Ceci fait, il poussa un soupir, regarda la pendule. Il allait être six heures. Il changea de veston, mit un pardessus et quitta l'hôtel de ville.

La nuit venait de tomber brusquement ; on se trouvait en septembre. M. Géraumon monta dans un omnibus qui, chaque soir, le conduisait à deux pas de son domicile, à Montmartre.

III

Le chef de bureau entra dans une maison moderne de la rue Caulaincourt. La porte de son appartement, situé au rez-de-chaussée, précédait celle de la loge du concierge. Proprement entretenu par une vieille femme de ménage, meublé avec un goût exquis, le logis de M. Géraumon se composait d'une antichambre, d'un cabinet de travail, d'une chambre à coucher dotée d'un cabinet de toilette et d'un cabinet noir toujours fermé à clé.

Le fonctionnaire se déshabilla, fit une toilette minutieuse, se parfuma, changea de vêtements et apparut en smoking, un monocle à l'œil, totalement transformé. Il sortit de chez lui, acheta une gerbe de fleurs, héla un chauffeur et se fit conduire dans une des plus coquettes rues de Passy.

Il entra dans l'hôtel particulier d'une danseuse-étoile de l'Opéra-Comique, M^{lle} Liliane Ventucellini, et se fit annoncer à l'artiste sous le nom de baron de Géraumon.

La ballerine vint le rejoindre dans l'antichambre et s'excusa de cette familiarité, en annonçant qu'elle devait se trouver, avant huit heures, dans sa loge, devant diriger un ballet à la fin du premier acte. L'artiste pria le visiteur de revenir le lendemain dîner avec elle, sachant qu'elle jouirait de sa liberté.

Emue devant le visage décontenancé du fonctionnaire, la danseuse le fit entrer au salon, assurant qu'il ne lui restait que le temps de s'habiller en hâte et qu'elle se trouvait au désespoir de ne pouvoir lui accorder que quelques minutes d'entretien :

— Liliane, murmura-t-elle d'une voix blanche, je vous répéterai que je ne puis plus vivre sans vous. Votre froideur à mon égard me tue lentement, mais sûrement.

— Pas de grands mots, cher ami, interrompit la jeune femme, ce n'est pas le moment. Ma situation m'impose de grands sacrifices. Vous serez mon chevalier quand vous m'aurez offert le minuscule hôtel que j'occupe et le malheureux petit million nécessaire à son entretien.

— Bref ! interrompit le visiteur, il suffit de la bagatelle de trois millions ? Je vous en offrirai quatre avant peu.

— Revenez demain, bon ami, susurra la danseuse, et n'apportez que des chocolats. En ce moment, les fleurs ne paraissent plus être créées que pour l'ornement des nécropoles.

Géraumon baisa longuement la main fine, constellée de diamants, de la ballerine et se retira. Comme un être désespéré, il erra dans le quartier de Passy. Soudain, comme mû par un ressort puissant, il consulta sa montre et pressa le pas. Il pénétra dans une brasserie, commanda une choucroute au jambon et de la bière, il prit ensuite un café, régla l'addition, sortit de l'établissement, sauta dans une voiture de place et se fit ramener à son domicile. Il était neuf heures du soir.

Le fonctionnaire se déshabilla et passa une robe de chambre, puis il s'assit devant son bureau, rédigea plusieurs notes, dessina des plans ; il relut plusieurs fois ses écrits, les corrigea, les annota ; enfin il revit ses plans et y ajouta de nombreuses indications.

Satisfait de son travail rapide, M. Géraumon se leva, ouvrit la porte de son cabinet noir, en sortit un costume sombre et s'en vêtit en hâte.

Devant une glace, il se colla des moustaches châtain clair, se mit des lunettes noires, passa un pardessus à coi d'astrakan un peu usagé et se coiffa d'une casquette.

Après cette seconde métamorphose, il sortit de chez lui sans s'éclairer, sauta dans un omnibus, le quitta au Châtelet et, sur cette place, monta dans un tramway se dirigeant vers Charenton.

— Vous serez mon chevalier, lorsque vous m'aurez offert le minuscule hôtel que j'habite.



entrevue, le chef les entretint de nouvelles opérations à entreprendre.

Il s'agissait de se rendre à Ambazac, chef-lieu de canton, situé dans le centre de la France, où se trouvaient, dans une vieille église, trois merveilles d'une richesse considérable : une chasse du XII^e siècle ornée de diamants, de rubis, de topazes de grand prix, un ostensor de la même époque et un ciboire du XIV^e siècle, également garni de rubis, d'émeraudes et de brillants.

— Au cours de mes dernières vacances, expliqua le misérable, j'ai visité en détail le monument, en compagnie du député de la circonscription, du conseiller général de l'endroit, de Lord Hasbrough, ministre anglais ; nous étions pilotés par le maire et le curé de l'endroit. Ce dernier nous a révélé les richesses de son église. Je me souviens qu'il s'y trouve un autre ciboire et une croix du XII^e siècle, en or massif, sans ornementation autre que de fines ciselures.

« En me servant d'une cire spéciale, j'ai adroitement relevé l'empreinte des serrures des portes d'entrée, des deux grilles protégeant la chasse, des armoires secrètes de la sacristie dans lesquelles sont enfermés ciboires, ostensoris et croix.

« Depuis, vous devinez que j'ai fabriqué des clés avec mes modèles. Je suis allé à Ambazac les essayer sur place. Les voici ; prenez-les avec les plans détaillés de la ville, des environs, de l'église, de la chasse et de sa double protection de grilles ; celui de la sacristie indique la situation exacte de l'armoire renfermant les objets à enlever.

« En un mot, mes bons Sacristains, je vous remets tout ce qu'il est nécessaire de posséder et de connaître pour opérer, de nuit, en quelques minutes, au milieu d'une petite cité endormie »

Les acolytes empochèrent clés, notices, plans, en remerciant le chef de son travail préparatoire.

Le fonctionnaire but lentement un verre de bordeaux d'une bouteille que venait de déboucher un des complices, puis il poursuivit :

— Pour le placement, je connais un antiquaire londonien chez lequel il suffira de se présenter de la part de M. Fonfrède — c'est le nom que j'ai adopté en engageant les pourparlers — pour écoulé les cinq merveilles. Auparavant, les pierres seront desserties et remplacées par des fausses dont j'ai fait l'acquisition. Gros Julot et P'tit Louis se rendront ensuite à Londres. Après quoi, on verra à écoulé les vraies pierres à un gros joaillier d'Amsterdam.

Après une légère pause, Alfredi reprit :

— Passons à présent à la seconde affaire ; elle va certainement vous paraître plus ardue, mais la récompense sera considérable. Au fait, vous pouvez commencer par celle-ci, qui me paraît la plus pressée. Tout d'abord, il faudra que vous vous empariez d'un véhicule rapide. Cette voiture vous servira d'abord pour vous transporter à Montigny-les-Cormeilles, en Seine-et-Oise ; et là vous effectuerez une rafle dans deux cabinets d'antiquités qui se trouvent dans la villa « Esmeralda », splendide demeure dont les propriétaires, M. et M^{me} de Phalère, et leurs domestiques, partent demain pour Naples.

— Les imprudents, murmura quelqu'un.

— Le schéma complet de l'opération, continua le bandit, est inscrit sur ces papiers et voici les plans de la villa et des environs. Cette maison est mieux gardée qu'une forteresse. Comme vous le lirez dans la notice, ne pas oublier, en pénétrant dans la propriété, de couper tous les fils aériens, partant de la villa ou y aboutissant, sans



La merveilleuse chasse d'Ambazac.

négliger ceux du secteur électrique ; deuxièmement, de passer une solide chaîne avec cadenas, à la porte du chenil renfermant quatre loups allemands. Vous trouverez facilement la situation du chenil, caché dans des buissons, sur un de mes plans.

— Ne vous en faites pas, on a en vu d'autres, affirma Gros Julot.

— Se présenter dans la villa, continua l'orateur, sous le prétexte que je vous indique, réparations de plomberie. Ligoter les deux domestiques chargés de veiller sur le trésor. Vous munir de chignoles de mon invention, comme n'en possèdent pas encore les cambrioleurs les mieux outillés, pour briser les coffres-forts, ainsi que des passe-partout pour ouvrir les portes des boîtes protectrices des coffres.

Jetant un regard circulaire sur l'assistance, le chef termina :

— Et, maintenant, le coup de l'étrier. Nous nous réunirons ici de nouveau dans neuf jours, vers onze heures du soir.

Une minute après, la bande se dispersait. Par le plus grand des hasards, M. Géraumon trouva une voiture revenant de la barrière. Il fit monter avec lui la même Picrate, après avoir recommandé au conducteur de le descendre place Saint-André-des-Arts. Arrivé à destination, le couple se rendit à pied au domicile de la jeune femme, rue Zacharie.

(A suivre.)

AUGUSTE KESSLER
et
LOUIS THINET.

Il y avait là quatre hommes coiffés d'une casquette et une jeune femme.

On Accuse, on Plaide, on Juge...

L'ÉGALITÉ DES SEXES Chaque soir, ce jeune architecte venait faire sa cour à sa fiancée dans le salon « louis-philippard » de ses futurs beaux parents, eux-mêmes très « louis-philippard » comme leur mobilier.

Mais cela n'était pas pour déplaire au fiancé, pas plus que l'attitude un peu compassée, voire austère de Janine, qui, deux mois plus tard, serait sa femme : elle montrait un mince visage volontaire, sous de sombres cheveux strictement lissés, au-dessus de beaux yeux d'un gris vert changeant.

« Ce sera une femme adorable, songeait-il, mais il faudra l'éveiller, la secouer un peu, faire de cette statue une maîtresse passionnée ! »

En somme, fiançailles chastes que n'enchantent ni les baisers ni les caresses : l'architecte n'ose pas même effleurer les lèvres de sa fiancée de peur de l'effaroucher, car c'est une jeune fille aux idées d'antan, une vraie jeune fille, une pure et sage Agnès.

Mariage... mairie... église... félicitations... petits fours... commérages... champagne.

Enfin seuls... le lendemain matin, le nouvel époux quitte le domicile conjugal pour se rendre chez son avoué afin d'introduire une demande en divorce !

Que s'est-il passé ? Jetons un coup d'œil indiscret sur le dossier du demandeur :

« Considérant que le sieur X... avait demandé la demoiselle Janine Y... en mariage parce qu'il imaginait, d'après son attitude, qu'elle était une jeune fille au sens absolu du mot.

« Considérant que, dès le soir des noces, le requérant s'aperçut qu'il n'en était rien et que sa femme, interrogée, fut surprise de son étonnement et lui déclara qu'elle était partisan de l'égalité des sexes et qu'elle avait aussi bien que lui le droit de n'être plus vierge... »

On imagine la scène : au soir, de la cérémonie nuptiale, le jeune époux, avec des mots tendres et des gestes caressants, étreint sa femme, laquelle se montre immédiatement une maîtresse fougueuse, passionnée et savante.

Il s'étonne, elle avoue avoir eu deux liaisons et, comme il s'indigne, elle réplique :

— Mais voyons, vous avez eu des maîtresses, pourquoi n'aurais-je pas eu, moi, le droit d'avoir eu des amants ? Ce n'est pas parce que j'ai des yeux candides et un air chaste... J'ai aussi un cœur ardent et un corps qui aime les caresses.

Et, comme elle a des lettres, elle ajoute, ou à peu près, cette phrase d'une héroïne de Henri Bataille :

— Mais oui, je suis ce monstre : une femme qui a des sens !

Le mari, lui, n'admet les sens qu'après le mariage et à son usage personnel : il s'en va.

Les juges de la cinquième chambre du tribunal civil lui ont donné raison : eux non plus n'admettent pas l'égalité des sexes et ils ont prononcé le divorce au bénéfice de l'architecte mécontent.

« Attendu, ont-ils déclaré, que, lorsqu'une jeune fille n'arrive pas au mariage ainsi que son mari pouvait l'espérer, elle doit, avant la cérémonie, lui avouer qu'elle a eu une liaison. »

LA VALEUR DE MISTINGUETT

Un impresario se doit de présenter au public des vedettes et des numéros sensationnels : M. Bertrand, lui, n'est pas un impresario qui se contente de promener de banales revues, il a une troupe de perruches savantes, et la plus douée, la plus remarquable d'entre elles porte un nom célèbre : elle s'appelle Mistinguett.

Or donc, un beau matin d'été, à l'ombre des arbres des Champs-Élysées, M. Bertrand faisait manœuvrer ses oiseaux à la grande joie du public, enchanté de ce spectacle harmonieux, intéressant et... gratuit.

Au premier rang, se trouvait un petit garçon qui suivait avec passion les évolutions des psittacidés et celles de Mistinguett en particulier qu'il applaudissait vivement. Cet enthousiasme déplut-il au chien de l'enfant ? Ledit chien eut-il une crise de jalousie ? On ne sait, mais, brusquement, il se jeta sur Mistinguett et la mordit avec une telle vigueur qu'elle en mourut sur-le-champ.

M. Bertrand réclamait, l'autre jour, de ce fait, cinq mille francs de dommages-intérêts au père du garçonnet, propriétaire du chien.

— Mais, s'indigna ce père, une perruche ne vaut pas cinq mille francs : sur les quais parisiens, on en trouve à tous prix et, certes, des prix bien plus bas !

— Possible, répliqua l'impresario, des perruches quelconques, des perruches sans science, sans savoir...

— Mais, interrompit M. Georges Delavente, juge de paix du VIII^e arrondissement, devant lequel avait lieu la conclusion

de ce drame sanglant, mais une perruche ne naît pas savante, elle le devient.

— Oui, mais aucune n'a les dons de Mistinguett !

Et l'impresario de conter que, dans certains marchés du Nord où, pourtant, les perroquets et les perruches sont de premier ordre, il n'a pu trouver un oiseau susceptible de remplacer Mistinguett. Impressionné par ces éloges de la défunte, le juge de paix a ordonné une enquête.

On reparlera de Mistinguett au VIII^e arrondissement dans quelques mois, mais cela ne rendra pas sa vedette au pauvre impresario.

QUAND UNE FEMME DEVIENT GÉNANTE

La petite Suzanne Laye avait quatorze ans quand elle fit, à Asnières, la connaissance d'un ouvrier peintre Henri Geay, de quelques années son aîné.

Était-il un séducteur, un don Juan, ce jeune Geay ? Que non, c'était un honnête ouvrier sérieux, qui murmura à une gamine, déjà faite comme une femme, les mots câlins, les mots berceurs, les mots usés et vieux comme le monde qu'il avait lus dans des feuilletons et qu'elle écouta avec passion... comme écoutent toutes les femmes, même lorsqu'elles n'ont plus quinze ans !

Il lui parla de clairs de lune, d'étoiles et d'amour éternel. Il employa, pour la séduire, tous les vieux arguments d'une sentimentalité de pacotille et elle céda, vaincue par le désir du garçon et par le sien propre.

L'idylle se déroula suivant le rythme normal : promenades dans les bois quand le soleil du printemps met dans l'air quelque chose de grisant, comme un petit vin trop sec ; soirées au cinéma et haltes, parfois, dans de modestes hôtels qui semblent à la fillette amoureuse les entrées du paradis, car elle aime follement Henri.

— Tu m'épouseras quand j'aurai mes quinze ans ? interroge-t-elle.

— Bien sûr.

Mais le jeune homme se lasse de cette maîtresse-enfant et il a bientôt une autre amie, plus âgée ; les rendez-vous s'espacent, malgré les supplications de Suzanne qui, un soir, avoue :

— Je suis enceinte !

Puis, elle ajoute, anxieuse :

— Qu'allons-nous faire ?

Elle attend cette réponse :

— Nous allons nous marier !

Il n'en est rien, le jeune Geay est évasif, lointain ; pourtant, il donne à la petite un rendez-vous pour quelques jours après à Maisons-Laffitte.

Le 30 mai, vers vingt heures, les deux amants se rencontrent et décident une promenade en forêt de Saint-Germain : il fait beau, la campagne est déserte, le ciel s'assombrit à peine, de lourdes branches de lilas tombent presque sur les jeunes gens, lesquels pourtant ne sentent pas la douceur de ce crépuscule, qui teinte l'horizon d'un halo rougeâtre, car ils échangent des mots de haine. Jadis Henri disait :

— Je t'aimerai toujours...

Ce soir, il déclare durement :

— Que veux-tu... C'est la vie, on change.

Elle ajoute !

— Je vais avoir un enfant !

Brutal, il réplique :

— Tant pis !

Elle l'insulte... Là-bas, après le pont du chemin de fer, un train s'arrête ; l'homme suit des yeux ses lumières clignotantes et ne semble pas entendre... Suzanne s'exaspère et crie, accoudée au parapet du pont.

Soudain Geay se jette sur elle et la précipite dans le vide.

Dans la nuit, des employés du chemin de fer découvrent sur la voie le corps affreusement déchiqueté de la gamine.

— J'ai vu rouge parce qu'elle m'a exaspéré par ses injures ! a déclaré le meurtrier au juge d'instruction ainsi qu'il le répète au jury.

M^e de Moro-Giafféri, assisté de M^e Navières du Treuil, met son incomparable talent au service de cette triste cause.

Geay qui, après son geste homicide, s'en retourna tranquillement à Asnières rejoindre sa nouvelle amie, exprime à présent de tardifs regrets, ne cessant de redire :

— J'ai vu rouge... J'ai perdu la tête !

Henri Geay a été condamné à six ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

SYLVIA RISSER.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO :

La NUIT du CARREFOUR

par Georges SIMENON

MEURTRES chez les NUDISTES

par GEORGES VIDAL

peau une étoffe fraîche... Elle avait mis une robe de soie crème extrêmement simple, mais qui lui seyait à merveille en épousant avec fidélité ses formes jeunes et pleines. Sa gorge, libre et menue, pointait avec une grâce coquette et le fourreau clair gainait ses hanches en en soulignant l'harmonieuse souplesse.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Dans l'île Zambourou, où s'est installée une colonie naturiste, deux crimes ont été commis : une jeune fille, Jane Smith, a été torturée sur une plage isolée et un vieux marin, le capitaine Strong, a été empoisonné. Josette Smith, sœur de la morte, est sous le coup d'obscures menaces et le journaliste René Parol, en reportage chez les nudistes, l'aime profondément... Incidents étranges et agissements criminels se multiplient dans l'île. René Parol, dont la curiosité gêne une force mystérieuse, est l'objet d'attentions successives. La situation devient intenable. Sous prétexte de tranquillité le journaliste est parti avec sa machine à écrire pour « taper » un article dans la forêt. A son retour, il surprend M^{me} Eckert dans sa chambre et s'aperçoit qu'on a caché un scorpion dans son lit. M^{me} Eckert est-elle l'auteur de cette tentative de meurtre ou était-elle en quête d'une coucherie supplémentaire ? Parol se sent cerné par la mort et s'apprête à jouer une dernière carte.

XVI (1)

Nuit de terreur, aube de paix.



Le crépuscule venait de tomber sur le village et les colons pénétraient tour à tour dans la salle à manger.

— Mademoiselle Smith murmura le docteur Muller, vous êtes chaque jour plus charmante, je crois... La chaleur était si lourde, si orageuse, que la jeune fille n'avait pu résister à l'envie de changer de vêtements pour sentir contre sa

(1) Voir Police-Magazine n° 356 à 369.

A la voir si désirable, la volonté de René s'affermait. Il voulait vivre... Il vivrait pour conserver ce verger mirifique et palpitant qui s'était livré à ses fringales...

John Wilson entra, suivi de M^{me} Eckert. Comme Josette lui tournait le dos, il eut, pour la détailler des épaules aux reins, un regard où se lisait une salacité si expressive que René serra les dents.

Reveche, M^{me} Eckert, se plaça entre la jeune fille et le colosse. Si ses yeux avaient pu lancer du vitriol, la pauvre Josette n'aurait pas conservé grand'chose de sa radieuse beauté...

Comme Teddy et Irma restaient dans l'ombre de la véranda et ne se décidaient pas à venir, Ughel les appela d'une voix cassante. Josette contourna un fauteuil pour rejoindre René. Elle était pâle et anxieuse.

— Vous m'aviez dit que ce soir tout serait fini, souffla-t-elle. Je ne puis plus tenir. J'ai peur...

— Courage ! La délivrance approche... Le journaliste ne continua pas. Le regard suspicieux d'Ughel s'était une fois de plus posé sur lui.

« Ce n'est pas quand on joue les dernières cartes, pensa-t-il, qu'il convient de commettre une maladresse... »

Il interpella le docteur en riant et se creusa la tête pour trouver un sujet de conversation plaisant.

Tout le monde avait pris place autour de la table. Le jeune homme sentait toujours rôder sur lui le regard du chef.

— Il paraît, monsieur Parol, que vous êtes allé taper à la machine sous les frondaisons de la forêt ?

Le sourire d'Ughel était tellement forcé qu'il devenait une grimace.

— C'est exact, répondit le jeune homme avec la bonne grâce d'un comédien de pro-

Les balles crépitaient contre le bastingage.

nouveau poison ne se cachait-il pas dans la main d'un de ces convives ? Prétendant un manque d'appétit, il ne prit que quelques brèves de nourritures, choisissant ses aliments dans les plats entamés déjà par un des naturistes et à l'endroit même où son voisin s'était servi. Il contrôla sa boisson avec une égale minutie.

Est-ce hasard ou cynisme ? Le professeur Eckert amena la conversation sur les poisons.

— Jadis, fit-il, j'ai enseigné pendant deux ans en Indochine et on m'y a rapporté une curieuse habitude qui est encore en honneur, paraît-il, à l'intérieur des terres. L'attentat par le poison y est si fréquent que les personnages d'une certaine caste ne se déplacent jamais sans emporter avec eux leur assiette ou tout au moins leurs baguettes, lesquelles sont faites d'un bois spécial qui a la propriété de noircir instantanément au contact d'un poison. Le dignitaire indochinois qui est invité quelque part et qui voit ses baguettes changer de couleur ne fait aucun esclandre. Il se contente de repousser poliment les aliments qui lui étaient servis et de mettre un autre plat à l'épreuve... Délicieux, n'est-ce pas ? Et si pratique...

M. Eckert riait, comme il avait ri devant le scorpion, comme il avait ri aussi au moment où le capitaine Ralph Strong s'était assoupi pour ne plus se réveiller. On eût dit que le rire du bonhomme était précurseur de catastrophes... René ne put s'empêcher de lui décocher un regard venimeux, et qui lui fut bien rendu. Le professeur avait-il vu Junie sortir du pavillon du journaliste ?

L'atmosphère de la salle à manger s'alourdissait encore. Un cerne bleu faisait paraître plus grands les yeux sombres de Miss Mackensie et Teddy Holt fixait obstinément son assiette vide.

La pâleur de Josette inquiéta le docteur Muller. — Vous paraissez fatiguée, mademoiselle Smith ? La jeune fille fit un effort et ses lèvres décolorées ébauchèrent un sourire :

— Je crois que c'est ce climat qui m'éprouve... Elle semblait respirer avec difficulté et sa poitrine se soulevait spasmodiquement, imprimant sur la soie deux pointes turgescentes... René évoqua deux fraises délicates qui avaient déjà ravi sa gourmandise... Sa seule gourmandise... Il en éprouva une fierté égoïste de propriétaire, mais il surprit à ce moment le regard de John Wilson. Il devina le colosse occupé à souper, dans son imagination, la gorge ferme et ronde de la jeune fille. Il en souffrit autant que s'il avait vu la lippe bestiale de l'ancien sergent s'approcher de ces adorables fruits de chair.

Il se leva brusquement. — Je propose une dérogation au régime, ce soir, fit Irma. J'ai envie de whisky.

Peut-être à cause de cette proposition subite, personne ne parut choqué par la nervosité du journaliste. Les colons se levèrent pour gagner la véranda et Wilson prit la bouteille d'alcool dans le buffet bas.

Les verres se remplirent et se vidèrent. Puis ils se remplirent encore. René eut l'impression qu'Ughel, Wilson et Irma buvaient pour se « doper ». Il suivit leur exemple en gardant continuellement son verre à la main pour que nul n'ait la possibilité de s'en approcher. L'alcool lui fit un bien énorme. Ce fut comme si on lui insufflait de la confiance et de la force...

La conversation traînait, coupée de silences. Les Eckert, puis le médecin, après quelques bâillements discrets, se retirèrent. Teddy et Irma filèrent vers la bibliothèque.

Pendant que Wilson et Ughel discutaient du travail du lendemain, René s'approcha de Josette.

— Vous allez partir avec Rosalinde, lui glissa-t-il, mais vous entrerez chez moi. Tenez-vous prête à toute éventualité.

Il rejoignit les deux hommes et acquit la certitude que le chef discutait dans le vide, pour se donner une attitude. Son esprit était certainement ailleurs.

Penché sur le balcon, le journaliste prêta l'oreille aux rumeurs de la jungle avec une attention qu'il s'efforçait de rendre indifférente, mais qui ne lui était pas habituelle.

John Wilson s'éloigna après un « Bonne nuit ! » grogné à la cantonade et Ughel alluma une cigarette. René remarqua que la main du naturiste tremblait légèrement.

— C'est à cette heure-ci, n'est-ce pas, que la solitude de la brousse se fait le plus pesante ?

Des mots. Chacun des deux hommes suivait une idée et craignait que l'autre ne parvint à la deviner.

Miss Mackensie et Josette se mêlèrent un instant à la conversation, avant de se retirer. Tandis que Rosalinde descendait l'escalier, René remarqua le léger renflement de la poche de son short, près de la ceinture. « Son revolver-bijou ne la quitte pas », pensa-t-il.

Ughel et le journaliste restaient seuls. La silhouette claire des jeunes femmes s'était fondue dans la nuit du village.

René bourrait sa pipe lentement, minutieusement. Il alla prendre une allumette sur la table. Des filaments de tabac grésillèrent autour du fourneau de bryère.

— Je crois que je vais rentrer, fit-il.

Cette boîte jallacieuse contenait un poste de T. S. F.

l'ession. J'ai été pris de bonne volonté, mais, hélas ! la chaleur a eu tout de même raison de mon courage. Ma production n'a été que de quelques pages... Le docteur Muller, qui les a lues, en a approuvé l'esprit, mais je le soupçonne de beaucoup d'indulgence...

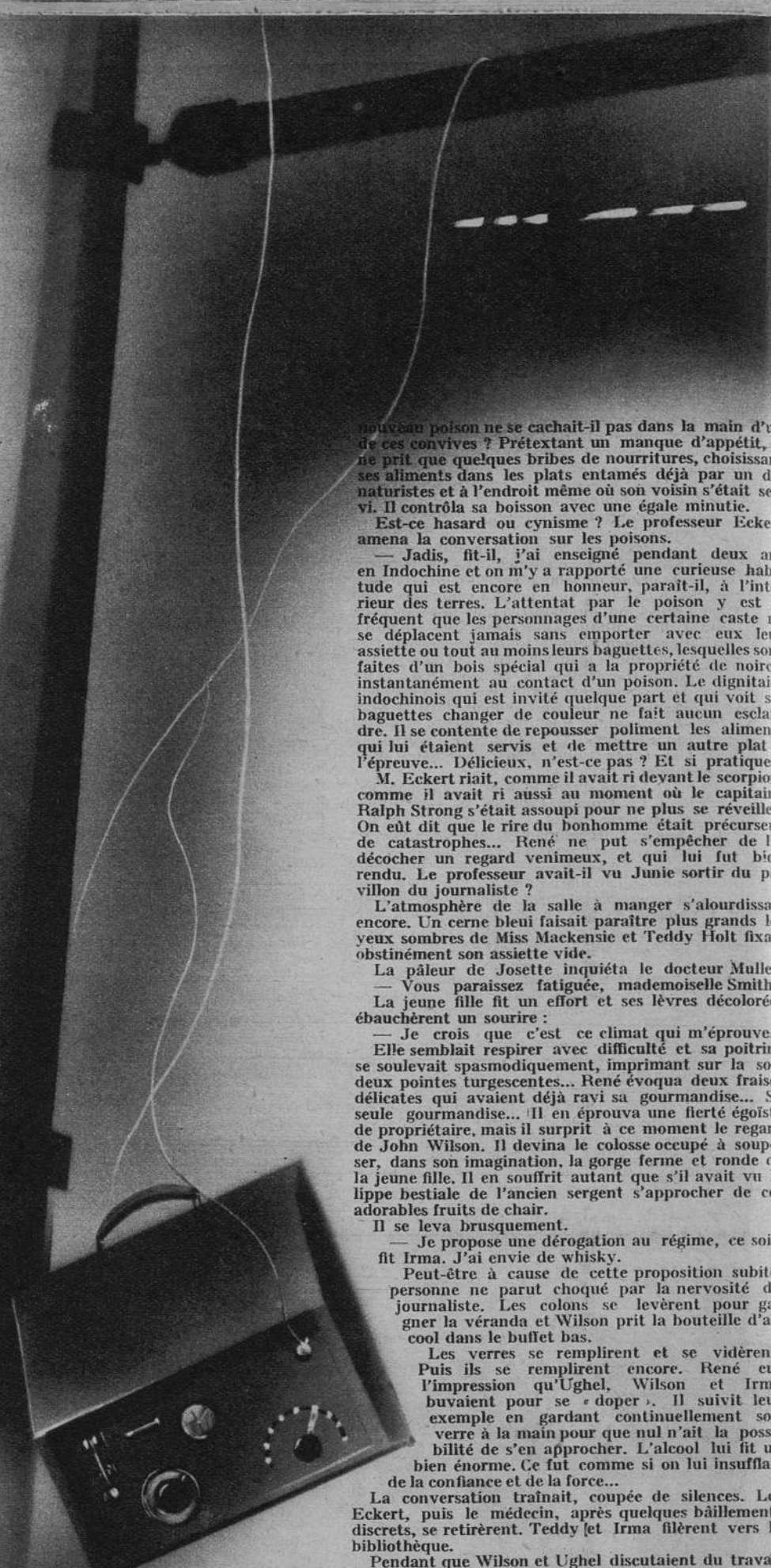
— Pas du tout, s'écria le médecin. Et, tourné vers Ughel, il continua avec enthousiasme :

— Publiés dans la presse européenne, les articles de M. Parol serviront certainement la cause du naturisme et montreront la hardiesse de notre effort...

Les yeux gris du chef ne trahissaient plus aucun sentiment, mais ses doigts tambourinaient fiévreusement sur l'accoudoir de son fauteuil. Jamais René n'avait vu l'impassibilité de cet homme entamée à ce point.

« Que sait-il exactement à mon sujet ? se demanda le journaliste. Qu'a-t-il surpris au cours de l'après-midi ? »

Mal à l'aise, le jeune homme ne mangeait qu'avec circonspection. Une minute d'inattention ou d'abandon, il le savait, pouvait entraîner sa perte. Un



Les
une ch
contre
René
et ses c
autom
Dés
sinistr
Sou
— I
Son
étouffé
s'élan
teur M
A tr
la lum
disting
le vide
Ugh
et la s
— M
Il re
dans l
enchan
sur le
— I
drôle d
entrez
Ugh
était v
stupéfa
Le d
— C
vous fi
— A
Ughel,
autre.
Le n
— I
rien...
part...
— A
la colo
contre
Le r
Il rev
avait g
pour l
— M
Il in
visiteu
ironiqu
— I
cher...
Ugh
contou
— J
tentati
de Mu
Il s'
encore
— C
— I
Le j
venait
éclaira
— C
comme
René
— E
fichu
dus, j
Les
la mèn
la port
Une
— C
forces.
— M
Josette
car je
— C
machin
pure !
— P
homme
Il vo
rapide
lets de
claqua
— I
Il se
sombro
Légè
vèrent
au bo
che n'
de tire
— I
Ils l
la plag
reconn
stent
— C
Ils no
— I
L'ap
disting

Passer pour un journaliste en mal de copie. Il va sans dire que j'avais auparavant étudié la question et pris quelques précautions.

« Le hasard m'a fait rencontrer à Mayotte M^{lle} Josette Smith qui allait rejoindre sa sœur à Zambourou. C'était une excellente affaire pour moi, car M^{lle} Smith pouvait me servir d'introduitrice bénévole. Je me suis donc fait un plaisir de mettre à sa disposition le cotre que je venais de louer au capitaine Strong.

« Vous connaissez aussi bien que moi les événements dramatiques qui marquèrent notre débarquement dans l'île : découverte du corps torturé de Miss Jane, assassinat de Ralph Strong... Pour être franc, j'avouerai que ces événements me plongèrent dans une grande perplexité. A première vue, Zambourou ne semblait pas se prêter à l'établissement de la base clandestine que je cherchais ; par contre, l'île paraissait en pleine crise criminelle.

« Pourtant, mon attention, qui s'était tout d'abord concentrée sur les meurtres, ne tarda pas à se porter sur certains faits troublants. La découverte d'une fouille opérée par un inconnu dans ma cabine me donna la certitude que l'île possédait un secret. Ce secret était-il lié à la mission dont m'avaient chargé les autorités militaires ? La perquisition prouvait, en tout cas, qu'on se méfiait de moi. Ce fut dès lors une lutte sournoise. Je ne parvenais pas à identifier l'auteur des crimes, mais peu à peu certains des colons m'apparaissaient sous un jour nouveau. L'étrange vie nocturne d'Ughel me mit définitivement sur la bonne piste : Ughel, agent militaire étranger, travaillait sous le couvert de la colonie naturaliste. Il avait eu soin de s'entourer de deux personnalités connues, le docteur Muller et le professeur Eckert, qui ignoraient tout de ses agissements et donnaient à l'entreprise un caractère parfaitement licite. Wilson et Teddy Holt étaient, eux, des lieutenants d'Ughel. Les trois hommes constituaient en quelque sorte la garde de cette base rudimentaire qui avait tiré parti d'une crique très profonde située dans la partie rocheuse du rivage. Cette crique, je l'ai découverte hier après-midi, mais le temps me manquait pour y effectuer les recherches nécessaires. J'imagine qu'on trouvera dans une grotte, naturelle ou artificielle, des réserves d'essence et bien d'autres choses encore.

« Dans l'après-midi également, j'ai lancé un appel par T. S. F. à l'avisé qui croisait dans les parages sur ma demande. Je réclamaient un débarquement nocturne et l'encercllement du village, car la situation devenait intenable. Pour Ughel, que je sois journaliste ou non, j'étais un curieux dont il fallait se débarrasser sans retard. Il reculait cependant devant une exécution pure et simple : comment aurait-il expliqué cet assassinat au docteur Muller, au professeur Eckert et, à l'occasion, aux enquêteurs de Mayotte ? Il chargea donc Zeinab, son âme damnée, de me tuer « accidentellement ». Et c'est un miracle si j'ai pu échapper à ces attentats.

« A ce propos, Miss Schœll, je ne comprends pas très bien comment Zeinab a pu empoisonner ma boisson alors que j'avais la conviction que, seule, vous aviez eu la possibilité de verser dans mon verre la poudre blanche qui a attiré mon attention ».

Irma, effondrée et les yeux rougis, suivait le récit de René assez distraitalement. La mort de Teddy affectait sans doute la belle rousse. Mais la question de Paral ramena un sourire sur les lèvres de la jeune femme.

« Sans deviner votre personnalité véritable, fit-elle, je me doutais que vous étiez intrigué par Ughel. Et j'ai voulu vous aider. Pourquoi ? (Une lueur haineuse passa dans les yeux de la jolie fille) Parce que je détestais Ughel et John Wilson. L'un me traitait comme une chienne. L'autre me contraignait à subir ses plus obscènes lubies. Sans savoir exactement de quoi il s'agissait, je n'ignorais pas qu'Ughel manigançait quelque chose de louche dans l'île. Je vous ai averti... Quant à l'affaire de la poudre blanche, vous allez comprendre... J'ai vu Teddy empoisonner votre boisson. Vous n'aviez rien soupçonné. Vous alliez boire. Que faire pour vous en empêcher sans esclandre et sans m'exposer à la vengeance des autres ? J'ai eu une idée rapide. Prenant une pincée de bicarbonate dans le buffet, je me suis approché du guéridon et j'ai jeté la poudre dans votre verre avec un air de conspiratrice maladroite. Du coup, vous avez cru, sur le moment, que je venais d'empoisonner votre boisson, mais le résultat était atteint : vous n'avez pas bu.

Le capitaine Paral dit à Irma :
« Très ingénieux, Miss, et vous m'avez sauvé d'une mort certaine. Il y a donc eu trois « accidents » : le sabre lancé par Zeinab, le poison administré par Teddy Holt et le scorpion vraisemblablement placé dans mon lit par Zeinab. Vous comprendrez maintenant pourquoi l'air de la colonie commençait à me paraître irrespirable et pourquoi j'ai décidé d'en finir, même sans avoir découvert l'homme qui avait tué Jane Smith et Strong...

« Comment ! s'écria Josette. Mais vous avez désigné le docteur Muller ?

« Apès, oui, mais, au moment où j'ai expédié mon S. O. S., j'étais encore dans l'ignorance. Ce radio, d'ailleurs, m'a mis en mauvaise posture. Ughel a dû deviner la vérité, si j'en juge par la nervosité accrue qu'il a montrée au cours de la soirée. Vous

savez que Zeinab l'avait averti de mon départ en promenade et qu'il a quitté le village aussitôt ? J'ai la certitude qu'il a gagné rapidement la crique dangereuse, prêt à m'abattre s'il me voyait rôder aux environs. Il ne m'a pas vu, mais il a dû se mettre à l'écoute, car la base est certainement munie d'un appareil de T. S. F., et il a surpris mon message. N'étant pas outillé pour le repérage, il n'a pas pu discerner si le radio était lancé par l'île ou par un navire passant à quelque distance. Il n'a, d'autre part, rien pu comprendre, car le message était en code. Néanmoins, ses soupçons se sont aggravés et...

« Excusez-moi de vous interrompre, fit soudain le professeur Eckert, mais un détail m'échappe. Votre boîte Remington contenait un appareil émetteur de T. S. F. Fort bien ! Mais alors où mettiez-vous votre vraie machine à écrire ?

« Je n'en avais pas.

« Comment ça ? Quand vous êtes revenu de la forêt, vous avez communiqué au docteur les premières pages dactylographiées de votre article sur la colonie.

« Ces pages avaient été tapées par moi... mais à Mayotte avant mon départ pour Zambourou. Ce n'était qu'un préambule vague, des considérations générales, des appréciations aimables mais peu compromettantes qu'il m'avait été facile d'inventer en tenant compte des renseignements qu'on m'avait fournis sur votre camp. Je m'en étais muni pour légitimer la présence de ma fausse machine.

« Mais voyons, s'impacienta Josette. Quand avez-vous su que le docteur Muller était l'assassin de Jane ?

« Quelques minutes avant notre fuite. René raconta comment Ughel et lui avaient aperçu un pendu par la fenêtre du pavillon habité par le médecin et ajouta :

« Je ne comprenais rien à ce qui s'était passé quand mon regard rencontra un dessin tombé à terre. Ce fut presque aussitôt une révélation. Le dessin, dû à une imagination libidineuse, représentait une scène assez souvent répétée par certains illustrateurs érotiques : une femme à demi dévêtue recevait le martinet dans une posture plus que suggestive. Immédiatement le souvenir d'une affaire retentissante me revint à l'esprit. En avril 1936, le docteur Hans Lorenz, professeur à l'Université de Vienne, fut trouvé pendu à l'espagnole de sa fenêtre. La renommée du professeur était mondiale, ses travaux célèbres, sa fortune immense. S'était-il suicidé ? Non. L'enquête établit que le savant était mort accidentellement, victime de ses vices cachés. Vous connaissez les effets particuliers qu'une légère strangulation cause sur le système nerveux ? Le docteur Lorenz avait recouru à ce procédé pour réveiller une virilité agonisante, mais, un jour, le siège qui le soutenait glissa et le professeur mourut étranglé. Autour de lui gisaient des photos dignes d'enrichir les œuvres du marquis de Sade...

« Dans mon esprit, l'association d'idées fut rapide. A n'en pas douter, le docteur Muller, pareil à son confrère viennois, cherchait par tous les moyens à satisfaire une lubricité impuissante. Il avait recouru à des essais de strangulation et c'est pour cela que nous avions aperçu un pendu dans sa chambre. Avant de nous ouvrir, il avait caché en hâte des dessins et photos obscènes dont il s'entourait au cours de ses exercices, mais un dessin avait glissé à terre...

« La découverte d'un tel degré d'obsession dans l'érotisme fut pour moi un trait de lumière. L'homme qui importunait Jane sans cesse, je l'avais devant moi... Tout s'expliquait. Sa passion pour Jane l'avait poussé au meurtre. La tragédie pouvait se reconstituer... Assailli par le médecin, mise en demeure de lui céder, la jeune fille résista avec la dernière énergie. Fou de rage, l'homme la ligota contre un arbre et la dépouilla de ses derniers vêtements. Sans doute essaia-t-il encore de la faire fléchir, mais la malheureuse se refuse toujours. La brute commença à la cingler à coups de ceinture et la folie sadique s'empara de lui. Le corps qu'il ne peut pas caresser, il le torture. Et c'est la mort lente, terrible, de la supplicie...

« Le docteur Muller a fait son premier pas dans le crime. Et là comme ailleurs il n'y a que le premier pas qui coûte. La vue de Josette l'émeut. C'est la sœur de l'autre, la morte. S'il n'a pas eu l'ainée, il aura la cadette. Mais, pour cela, il faut la retenir dans l'île. Il empoisonne le vieux Ralph Strong, puis sabote les machines du cotre.

« Pour supprimer un document compromettant, il pénètre dans le pavillon de Jane et assomme Teddy dans l'obscurité. Il se méfie, car il sait Ughel impitoyable.

« Une nuit cependant, son désir s'exaspère. Il se glisse à l'intérieur du chalet habité par Miss Mackensie et Josette. Il assaille Rosalinde par erreur et, de colère, frappe cruellement la jeune fille comme il avait frappé Jane. La vue de sa jolie victime se tordant de douleur est pour lui un stimulant actif. Il abuse de l'infortunée jeune fille.

« Tout cela m'apparut clairement en une seconde au moment où le docteur Muller ramassait le dessin sous sa table. Et, quand mes regards croisèrent ceux du médecin, le misérable comprit qu'il était démasqué. C'est pour cela, Josette, que j'ai voulu fuir à la minute même. Ce qui ne m'a pas empêché d'avoir l'épaule égratignée par une balle. Mais le docteur était un tireur médiocre ! »

Un Escroc

se laisse prendre



Il y a quelque temps, on arrêta à Vienne, un ancien employé de banque, Engelbert Wannemacher, âgé de cinquante-sept ans, ainsi que sa maîtresse, Marianna Arenberger, accusés de quelques petites escroqueries.

Une enquête fut faite sur les agissements de ces deux personnages, et elle révéla des choses extraordinaires. Wannemacher avait été trois fois condamné, à deux, cinq et huit ans de prison pour escroquerie et extorsion de fonds. Ce qui ne l'empêchait nullement d'entreprendre de nouvelles « opérations financières ».

Au moment de son arrestation, Wannemacher s'occupait de deux « grosses affaires ». On trouva chez lui, lors d'une perquisition, un reçu pour 84 millions de cigarettes gardées en dépôt à Fiume ainsi que des documents qui devaient lui assurer, pour une entreprise d'électrification, un crédit de 28 millions de schillings (140 millions de francs).

Le procédé de Wannemacher n'était pas compliqué, et il lui avait bien des fois réussi. L'escroc recherchait des personnes dans la gêne et leur achetait des bijoux, des maisons, etc., à un prix très bas. Puis, il revendait ces biens, payait avec le pro-

duit de la vente le premier vendeur et empochait la différence. Toutes ces affaires étaient menées à bien sans que Wannemacher y risquât un sou. Ce carambouillage que Wannemacher appelait « entremise d'un courtier honnête », lui rapporta au total environ 120 000 schillings (600 000 francs). Mais l'argent fila vite entre les mains de la belle Marianna, et Wannemacher décida de tenter des affaires d'une plus grande envergure. Il acquit donc à Fiume un stock de cigarettes et organisa en même temps l'électrification d'une ligne de chemin de fer à Saint-Rupprecht (Corinthie). Bien entendu, l'argent destiné à l'électrification devait électrifier non pas la ligne de chemin de fer, mais la vie quotidienne de Wannemacher et de son amie.

Cependant, tout en réalisant de grosses affaires futures, il faut payer les notes pour la vie présente. Cette nécessité poussa Wannemacher à accomplir quelques petites escroqueries sans importance. Marianna, encore peu expérimentée, voulut s'exercer dans l'art du carambouillage. Mal lui en prit. Elle fut arrêtée et donna son amant. Et cette vétille conduisit à la découverte des grandes machinations du vieux cheval de retour.

ANDRÉ-G. BLOCK.

Tourné vers le professeur, René lança :

« Vous avez bien mal visé, monsieur Eckert, le jour où vous avez essayé de « descendre » Wilson.

Le petit homme rougit violemment.

« Vous saviez donc ?

« Oui, mais ce que je n'ai pu savoir, c'est pourquoi Miss Schœll s'était évanouie en voyant revenir le colosse.

« Parce que je le croyais mort, répondit Irma. J'étais à côté de M. Eckert quand il a tiré... Mais je n'avais pas de revolver, sinon j'aurais tiré la première...

« Le jour venait de naître et pénétrait par les hublots dans la petite pièce aux parois

métalliques. Un coup de feu troua brusquement le silence de l'aube. Josette se pressa dans les bras de René.

« Mon Dieu, n'est-ce donc pas fini ?

Tout à coup des marins gesticulèrent sur le rivage et un canot se détacha. Quelques minutes plus tard, un quartier-maître entra.

« Capitaine, l'homme est mort. Quand il a vu qu'il était pris, il s'est brûlé la cervelle. René resserra alors son étreinte.

« Vous voyez bien que c'est fini, au contraire, ma tante chérie...

FIN

GEORGES VIDAL.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

LA NUIT du CARREFOUR de Georges SIMENON

commencera dans notre prochain numéro.

pas dans la ville sans les rencontrer.

Et je compris enfin le jour que mon ami, le major Charles Brooke, s'excusa d'arriver en retard, ayant dû assister à un conseil de police militaire qui jugeait une douzaine

— Je débarquais à Port-Saïd.

ESPIONS JAUNES

CE fut à Port-Saïd que je les vis à l'œuvre pour la première fois; j'avais résolu de demeurer quelques jours en Égypte dans mon voyage vers l'Inde. Au débarcadère, une nuée de porteurs arabes, juifs et indigènes se précipitèrent sur mes valises; soudain, un petit groupe de Japonais fendit la foule bariolée et hurlante autour de moi. En excellent anglais, ils m'offrirent leurs services, me donnèrent le nom d'un hôtel qui m'avait déjà été recommandé; leur politesse faisait contraste avec les indigènes.

Bien que misérablement vêtus — c'était des coolies n'est-ce pas? — ils m'inspirèrent confiance. Je les suivis; ils montèrent mes bagages dans la chambre pendant que je donnais mes instructions au gérant de l'hôtel. Je montais dans ma chambre; tout était en ordre; je payais les porteurs le prix convenu.

Quelque temps après, quand je voulus ouvrir mes valises, je m'aperçus que deux serrures sur quatre avaient été forcées. Et c'était du travail impeccablement fait...

A Bombay, je vécus longtemps chez des amis hindous; leur demeure donnait d'une part sur la mer, sur l'océan Indien, aux couleurs changeantes et admirables, et, d'autre part, sur les monuments lourds et gothiques du palais de Justice et de l'Université. Une large avenue bordée de palmiers hauts de 25 mètres — ils atteignaient les cinquièmes étages des maisons modernes de ce quartier de Bombay — courait devant les fenêtres.

Je fus bientôt intrigué par un manège qui se répétait tous les matins; une nuée de petits Japonais, à bicyclette, un gros ballot attaché derrière, traversaient l'avenue et se dirigeaient vers la ville hindoue, vers les quartiers indigènes.

On me dit que c'étaient des colporteurs, je fus étonné de les rencontrer partout, dans le grand port anglo-hindou. Véritable réseau serré de vendeurs, on ne pouvait pas faire un

Une nuée de Japonais à bicyclette, portant un ballot sur le dos.

d'espions japonais que l'on avait surpris en train de photographier certains coins de la côte de Bombay...

Ces espions jaunes, je les avais vus partout: à Rangoon, alors que l'on m'expliquait l'envahissement lent, mais sûr, des Jaunes; on y comptait alors plus de dix-huit mille Chinois et Japonais! Comment les distinguer? Dans cette masse grouillante et misérable, comment séparer l'officier japonais, déguisé, du misérable coolie qui vit de quelques ananas par jour...

Je les ai vus à Ceylan, autour du *Grand Oriental Hotel*, qui vous proposent les excursions à Kélanie, au mont Lavinia, ou au *Dagoba* de Kandy. Je les ai vus garçons d'hôtel à Calcutta, à Mandalay, silencieux, propres, serviables, Rangeant bien vos affaires, vous leur confiez la clé de votre chambre; je ne crois pas m'avancer en ajoutant que cela évite le forçement des serrures...

Loin est ma pensée de dire que tout Japonais rencontré en Asie est un espion; mais je sais, de source très sûre et très avertie, mettons d'un agent britannique de l'*Intelligence Colonial Service*, qu'en dehors du cadre professionnel proprement dit des agents japonais, il faut bien savoir que tout Japonais est, par nature, par goût, par tendance, un espion.

Pourquoi cette surveillance, demande-t-on? Mais parce que cela fait partie d'un plan et, d'un plan qui est imprimé. Ce plan est tellement admis par les Japonais qu'ils le divulguent, sans le savoir. Qu'on me permette trois citations:

De Satori Kato qui écrivait pendant la grande guerre: « Le Japon, qu'il en convienne ou non, a pour but d'acquiescer la maîtrise du Pacifique... »

Du général Araki, en 1932, dans le *Kaikosha Kiji*, de Tokio: « Notre pays est déterminé à propager son idéal national à travers les sept mers, à l'étendre et à le répandre par les cinq continents de la terre, même s'il faut employer la force... »

Du général Iwané Matsui qui veut une Ligue Jaune Japon-Chine-Mandchourie; c'est de cette triple union que devront jaillir plus tard les forces destinées à réhabiliter et à développer le continent asiatique...

Enfin, c'est le meilleur que j'ai réservé pour la fin: on ne connaît pas assez ici le *memorandum secret* de 1927 du président Tanaka au Mikado qui contient cette phrase: « Pour conquérir la Chine, nous devons d'abord conquérir la Mandchourie et la Mongolie. Et, pour conquérir le monde, nous devons d'abord conquérir la Chine... » On en est à la deuxième phase, en ce moment, du côté de Shanghai et de Nankin...

Une telle œuvre d'expansion asiatique exige un travail préparatoire très poussé; les milliers d'agents secrets répandus un peu partout en Asie jouent ce rôle.

Ils le jouent ailleurs; quand je fis escale à Massawah, dans la mer Rouge, port tout bourdon-

nant de l'activité militaire italienne qui venait alors de conquérir une partie de l'Éthiopie, un ami français de là-bas me raconta la fantastique histoire des trois Japonais, envoyés commerciaux de la firme *Mitsui* qui intriguèrent longtemps avec le Ras Hailou, l'homme le plus riche peut-être du pays. Implantation économique pour le coton, c'est entendu; mais, si l'on peut également surveiller les allées et venues des navires européens en mer Rouge, ce serait un joli coup double...

La lutte du Japon contre les empires occidentaux s'est précisée à Singapour; il y a un siècle, un explorateur décrivait ce coin d'Asie: « Tout le long de la grève, il y a des centaines de crânes humains les uns vieux, les autres frais dont les cheveux tiennent encore... »

Actuellement, quand le navire arrive dans la rade, les immenses buildings coupent l'horizon; des dépôts formidables de pétrole et de charbon s'entassent près des docks; des garnisons, des forteresses britanniques défendent ce qu'on appelle justement « La clé du Pacifique. Les Anglais, en smoking, promènent leur gravité au *Tanling-Club* et au bar du *Van Dake Hotel*; on danse, on joue, on s'amuse à Singapour. L'Occident se croit fort des canons qui dressent leurs jambages noirs sur le béton armé des forteresses de la côte.

Mais les Jaunes sont, en fait, maîtres de la ville: maîtres des banques occidentales, anglaises et hollandaises, où ils ont d'énormes dépôts à vue et qu'ils tiennent ainsi sous leur coupe; maîtres du commerce, où Malais et Jaunes sont devenus indispensables dans la colonie.

Les Anglais peuvent tenir la côte; l'intérieur est déjà pourri; les routes qui vont à travers la forêt vierge de Malaisie, les tribus du Siam sont repérées, connues, estimées par les agents japonais. Je sais l'inquiétude qui ronge certaines poitrines responsables de Singapour; on n'en laisse rien voir, bien entendu...

D'où vient cette force, cette habileté? Le Jaune n'est pas un surhomme, malgré tout. Il faut autre chose pour expliquer cette conquête; cette « autre chose », la voici:

J'ai vu les Blancs là-bas. Je les ai sentis remplis d'une puissance qu'ils croient toujours posséder, devant des adversaires qui sourient, mais qui se taisent. J'ai vu ces agents de firmes européennes avoir six boys, deux voitures américaines et un bungalow luxueux; ils travaillaient deux heures par jour. Le reste du temps, c'est au bar, au club ou au golf qu'il fallait aller les chercher.

Il arrive souvent qu'après avoir joué ils ne peuvent plus payer leur loyer.

Puis, j'ai vu les Japonais, les commerçants actifs, rusés, tenaces, désirant saisir, à tout prix le marché, tout le marché. Ils vivent dans la ville indigène; c'est sale peut-être; mais on n'a que la rue à traverser pour les voir, pour vendre ou pour acheter... Parfois, tout d'un coup, pour une affaire importante, ils se réunissent à quatre ou cinq, et, en vingt-quatre heures, font sortir de leur poche quatre ou cinq millions de francs... Ils ignorent le bar puisque ce dernier est pour les Européens

A droite: Notre pays a déterminé de propager son idéal national à travers les sept mers.

seulement comme l'indique la pancarte: *European only*...

Une dernière histoire: je revenais en Europe; lui, il avait dû s'embarquer à Shanghai.

Nous primes contact devant le petit tableau des dépêches du jour, sur le pont C ou D, je ne sais plus. Mon Japonais lisait attentivement, à mes côtés, les brèves nouvelles transmises par radio. Je hochais la tête, ce qui est une façon de tout dire sans rien préciser; il me regarda, sourit, puis fit entendre un petit gloussement.

Nous liâmes connaissance en parcourant à grandes enjambées les ponts du navire; il se présenta comme un commerçant; je n'osais lui demander en quoi; le Japon produit tant de choses!... Il fumait toujours; ce petit homme portant lunettes, jaune et noir, tenait, dans sa bouche mince, un cigare qu'il serrait la plante en l'air et qui semblait lui faire mal au cœur.

J'avais pour compagnon de voyage un mien ami, un Anglais, fonctionnaire de Delhi, fort au courant des choses d'Asie. Il remarqua ma nouvelle relation et il en parut préoccupé. Un jour, il n'y tint plus: — Savez-vous avec qui vous bavardez si allègrement?

Oui, répondis-je, en tirant la carte de visite du Japonais; c'est un certain M. Masako Takamura, négociant à Tokio.

Dont la marchandise est assez spéciale, ajouta illegmatiquement mon ami; c'est un agent bien connu chez nous qui va travailler en Europe, le Mikado seul sait où. Ma surprise ne fut pas feinte.

Nous les connaissons bien aux Indes; l'Asie et l'Europe sont envahis par ces agents japonais; on les trouve partout ils, se fauflent partout... Sous l'aspect de coolies en Asie, de colporteurs en Europe, on les rencontre dans les villes militaires, dans les ports, près des forts, aux alentours des points stratégiques...

Oui, les petits Japonais à bicyclette de Bombay? des espions; les coolies de Singapour? des espions; les serveurs de tous les grands hôtels anglais en Asie? des espions...

Et inclinez-vous, s'il vous plaît; pour ces postes que j'oserais appeler « de confiance », ce sont tous des officiers, parfois

(Suite page 15.)

JEAN-MARQUES-RIVIÈRE.

Copyright by Agence Littéraire Internationale 1937.



WEIDMANN, le TUEUR

SON SIXIÈME CRIME !

WEIDMANN !... Weidmann !
Je voudrais que ce cri parvienne jusque dans ta prison.
— Weidmann ! Ce n'était pas la peine de tuer !...
Pourquoi, ces cadavres inutiles ?
Pour Joan de Koven, tu étais Karl. Pour Leblond, l'homme d'affaires Pradier. Pour Lesobre, tu étais un client possible : M. Schott. Pour Frommer, tu l'appelais Sauerbrey. Pour Couffy, tu te nommais Dushom. Pour Janine Keller, tu signais... tu ne t'en souviens même plus...
Pourquoi n'as-tu fait de ces braves gens que de piteuses dupes ? A eux tous, au total, tu n'as volé que 30 000 francs... une misérable petite somme, pour un assassin comme toi !
Et qu'auraient-ils fait, tous ces malheureux, si tu ne les avais pas tués ?
Ils auraient porté plainte...
Plainte contre qui ?

Joan de Koven aurait signalé à l'attention de la police un certain beau jeune homme se faisant appeler Karl par les jolies filles. Leblond aurait alerté la Sûreté en désignant un usurier du nom de Pradier. Couffy, tout penaud et délesté de son portefeuille, aurait crié au voleur contre un certain étranger du nom de Dushom. Frommer aurait accusé Sauerbrey. Lesobre aurait accusé Schott. Janine Keller aurait accusé un Sud-Américain quelconque.

Comment la police aurait-elle eu la possibilité de découvrir que les Pradier, Dushom, Schott et C^{ie} ne faisaient qu'un ?
Où, comment ?
Réfléchis, Weidmann, toi qui réfléchissais assez cependant pour prendre figure nouvelle pour chacune de tes victimes.
Quelle ingéniosité !
Une ingéniosité que ne dépensent pas au centième nos habitués détresseurs de grand chemin lorsqu'ils attaquent, la nuit, quelque bourgeois attardé.
De l'ingéniosité en pure perte ! Exactement...
A notre époque ! C'est déplorables...
Il n'y a pas un gangster en herbe qui se déplacerait pour moins de cinquante mille francs.

Weidmann, tu fais sourire les vrais de la pègre !...
Et, quand te serais-tu arrêté dans ta folie sanguinaire, assassin à la petite semaine ?
Et, si tu avais été découvert, simplement, comme escroc, de quoi aurais-tu écopé ?
De cinq ans, de dix ans de prison...
Pour le même prix, pour bien dire : pour le même bénéfice, tu seras guillotiné ?...
Alors, n'est-ce pas, tu n'es qu'un affreux et ridicule et inutile bandit.

D'aucuns s'exclameront que je fais là l'apologie du vol !

Non, je veux simplement démontrer l'inanité du crime.
Et, par-dessus le marché, tu devais partager avec cette petite crapule de Million...
Un stylo à l'un, cent francs à l'autre, une montre-bracelet au troisième...
A toi, il te restait des centimes et un cadavre à enterrer dans ton jardin.
Allons ! allons ! Ce n'est pas normal...
Ça l'est si peu que tes défenseurs feront l'impossible pour te faire passer pour fou.

Cela est si illogique, n'est-ce pas, de tuer pour si peu ! Nous vivons, certes, une civilisation qui répudie le crime, mais encore l'excuse-t-elle, voyez faiblesse de certains verdicts, lorsque, parfois, il est guidé par des intérêts capitaux...
Nous sommes à ce point businessmen en ce bas monde que nous comprenons le crime lorsqu'il vaut à valeur égale avec l'or son pesant de cadavre !
En dessous de ce poids, nous ne comprenons pas le crime.

Ainsi la foule ne veut-elle pas s'expliquer tes crimes, Weidmann, et pourtant tu n'es pas fou.
Alors ?
Alors, tout simplement, tu étais un dilettante, Weidmann, du crime... une sorte d'artiste... un musicien d'outre-Rhin des gammes sanglantes. Tu tuais pour le plaisir, voilà tout.

Et, j'en suis sûr, M. le juge en est déjà bien persuadé qui t'a entendu dire et répéter :
— Oh ! c'était bien simple... pas compliqué... le canon dirigé sur la nuque... c'était vite fini...
Mais cette seconde du spasme de la mort était pour toi toute la joie de ta vie.
C'était une drogue...
Une drogue à laquelle tu t'habituais peu à peu. Pareil à celui qui se pique une fois par jour, puis dix fois dans la soirée, tu avais commencé par un crime par mois, pour en arriver à un par semaine.

A ce rythme, on tremble à l'hécatombe qu'il faudrait déplorer si maintenant tu n'étais pris.
Et la preuve que tes crimes étaient ton vice, elle éclate. Tu ne songeais à détrousser tes victimes que pour assurer ensuite ta petite matérielle de névrosé satisfait, redevenu un petit bourgeois mesquin.

Tu ne cherchais pas les riches, tu n'en avais pas besoin. Tu ne recherchais pas avec l'argent des crimes des joies défendues.
Je le sais, moi, à qui M. Mauby a confié le secret de la désolante platitude de tes petites soirées passées à Saint-Cloud, à écouter la T. S. F., à jouer aux échecs, à te coucher tôt...
Non, Weidmann, tu n'avais qu'un vice, qu'une satisfaction : tuer.

Voilà ce que devraient dire les psychiatres, de toi, en précisant que ta responsabilité est entière à ce propos comme est entière celle de l'homme qui, à heure fixe, prend son apéritif quotidien.
Et c'est sur l'autel de cette passion macabre que tu as sacrifié inutilement ta sixième victime... la pauvre Janine Keller.

Elle était très jeune.
Si jeune que sa disparition en octobre dernier n'avait pas fait grand bruit.
Il convient, en effet, de savoir une fois pour toutes que, lorsqu'un mari vient dans un commissariat se plaindre de la disparition de sa jeune épouse, il n'a qu'à tourner le dos pour que secrétaires et scribes-bouillards, qui ont pris sérieusement note de ses doléances, se laissent aller à un joyeux accès de bonne humeur.

« Femme est volage », dit la chanson. A la police, une vieille expérience est là pour prouver le bien-fondé d'un tel adage.
Aussi est-il bien excusable de croire à un mari cornard et délaissé de plus qu'à un nouveau crime...
C'est ainsi que cette affaire à surprise nous réservait cette étonnante singularité d'un sixième crime... d'une sixième victime que Weidmann avouait alors qu'on ignorait l'assassinat.

M^{me} Keller morte ? Personne n'y croyait, même à Strasbourg.
On ignorait qu'il y eut crime. On ignorait où se trouvait le corps... on ignorait tout et Weidmann devait seul par la faconde avec laquelle il passe des aveux faire découvrir la vérité.
Voilà qui est rare et presque unique.
Au reste, M^{me} Keller n'était pas de

Non, je veux simplement démontrer l'inanité du crime.

Et, par-dessus le marché, tu devais partager avec cette petite crapule de Million...
Un stylo à l'un, cent francs à l'autre, une montre-bracelet au troisième...
A toi, il te restait des centimes et un cadavre à enterrer dans ton jardin.

Allons ! allons ! Ce n'est pas normal...
Ça l'est si peu que tes défenseurs feront l'impossible pour te faire passer pour fou.

Cela est si illogique, n'est-ce pas, de tuer pour si peu ! Nous vivons, certes, une civilisation qui répudie le crime, mais encore l'excuse-t-elle, voyez faiblesse de certains verdicts, lorsque, parfois, il est guidé par des intérêts capitaux...
Nous sommes à ce point businessmen en ce bas monde que nous comprenons le crime lorsqu'il vaut à valeur égale avec l'or son pesant de cadavre !
En dessous de ce poids, nous ne comprenons pas le crime.

Ainsi la foule ne veut-elle pas s'expliquer tes crimes, Weidmann, et pourtant tu n'es pas fou.

Alors ?
Alors, tout simplement, tu étais un dilettante, Weidmann, du crime... une sorte d'artiste... un musicien d'outre-Rhin des gammes sanglantes. Tu tuais pour le plaisir, voilà tout.

Et, j'en suis sûr, M. le juge en est déjà bien persuadé qui t'a entendu dire et répéter :
— Oh ! c'était bien simple... pas compliqué... le canon dirigé sur la nuque... c'était vite fini...
Mais cette seconde du spasme de la mort était pour toi toute la joie de ta vie.
C'était une drogue...
Une drogue à laquelle tu t'habituais peu à peu. Pareil à celui qui se pique une fois par jour, puis dix fois dans la soirée, tu avais commencé par un crime par mois, pour en arriver à un par semaine.

A ce rythme, on tremble à l'hécatombe qu'il faudrait déplorer si maintenant tu n'étais pris.

Et la preuve que tes crimes étaient ton vice, elle éclate. Tu ne songeais à détrousser tes victimes que pour assurer ensuite ta petite matérielle de névrosé satisfait, redevenu un petit bourgeois mesquin.

Tu ne cherchais pas les riches, tu n'en avais pas besoin. Tu ne recherchais pas avec l'argent des crimes des joies défendues.

Je le sais, moi, à qui M. Mauby a confié le secret de la désolante platitude de tes petites soirées passées à Saint-Cloud, à écouter la T. S. F., à jouer aux échecs, à te coucher tôt...
Non, Weidmann, tu n'avais qu'un vice, qu'une satisfaction : tuer.

Voilà ce que devraient dire les psychiatres, de toi, en précisant que ta responsabilité est entière à ce propos comme est entière celle de l'homme qui, à heure fixe, prend son apéritif quotidien.

Et c'est sur l'autel de cette passion macabre que tu as sacrifié inutilement ta sixième victime... la pauvre Janine Keller.

Elle était très jeune.
Si jeune que sa disparition en octobre dernier n'avait pas fait grand bruit.

Il convient, en effet, de savoir une fois pour toutes que, lorsqu'un mari vient dans un commissariat se plaindre de la disparition de sa jeune épouse, il n'a qu'à tourner le dos pour que secrétaires et scribes-bouillards, qui ont pris sérieusement note de ses doléances, se laissent aller à un joyeux accès de bonne humeur.

« Femme est volage », dit la chanson. A la police, une vieille expérience est là pour prouver le bien-fondé d'un tel adage.

Aussi est-il bien excusable de croire à un mari cornard et délaissé de plus qu'à un nouveau crime...
C'est ainsi que cette affaire à surprise nous réservait cette étonnante singularité d'un sixième crime... d'une sixième victime que Weidmann avouait alors qu'on ignorait l'assassinat.

M^{me} Keller morte ? Personne n'y croyait, même à Strasbourg.
On ignorait qu'il y eut crime. On ignorait où se trouvait le corps... on ignorait tout et Weidmann devait seul par la faconde avec laquelle il passe des aveux faire découvrir la vérité.

Voilà qui est rare et presque unique.
Au reste, M^{me} Keller n'était pas de

Elle était très jeune.
Si jeune que sa disparition en octobre dernier n'avait pas fait grand bruit.

Il convient, en effet, de savoir une fois pour toutes que, lorsqu'un mari vient dans un commissariat se plaindre de la disparition de sa jeune épouse, il n'a qu'à tourner le dos pour que secrétaires et scribes-bouillards, qui ont pris sérieusement note de ses doléances, se laissent aller à un joyeux accès de bonne humeur.

« Femme est volage », dit la chanson. A la police, une vieille expérience est là pour prouver le bien-fondé d'un tel adage.

Aussi est-il bien excusable de croire à un mari cornard et délaissé de plus qu'à un nouveau crime...
C'est ainsi que cette affaire à surprise nous réservait cette étonnante singularité d'un sixième crime... d'une sixième victime que Weidmann avouait alors qu'on ignorait l'assassinat.

M^{me} Keller morte ? Personne n'y croyait, même à Strasbourg.
On ignorait qu'il y eut crime. On ignorait où se trouvait le corps... on ignorait tout et Weidmann devait seul par la faconde avec laquelle il passe des aveux faire découvrir la vérité.

Voilà qui est rare et presque unique.
Au reste, M^{me} Keller n'était pas de



En haut : Le cadavre de l'infortuné victime de Weidmann, Janine Keller, tel qu'il apparut aux policiers, dès qu'il fut dégagé du sable qui le recouvrait. (Nyt.)

Au-dessous : Des fouilles ont été entreprises dans le jardin de la villa « Voulzie » à la Celle-Saint-Cloud. (F. P.)

réputation irréprochable. Si elle aimait en très bonne mère ses deux garçons, comme épouse, son mari avait quelques incartades à lui incriminer à tel point qu'une instance en divorce était introduite depuis quelques mois.

A la vérité, dès la rentrée des classes, une fois ses enfants rentrés pensionnaires au collège de Montbéliard, Janine Keller vivait seule.

Sa disparition pouvait être interprétée comme une fugue nouvelle et c'est bien en choisissant parmi cent autres une telle malheureuse, isolée, que Weidmann agit en roué criminel.

C'était au début d'octobre. Weidmann faisait passer des petites annonces réclamant au chevet d'une riche Sud-Américaine malade une infirmière-dame de compagnie.

Le monstre de la Voulzie dut recevoir des dizaines de lettres. Il donna suite à combien de ces lettres ?

Nous ne savons qu'une chose, c'est que Janine Keller qui, dans sa réponse, dut naïvement avouer sa situation matrimoniale et son isolement se jeta par cela même dans la gueule du loup.

On peut imaginer la conversation entre Million et Weidmann.

— La lettre Keller est la plus intéressante.

— C'est ce qu'il nous faut !

— C'est cette femme que nous allons faire venir...
Et les deux complices d'écrire et de se souffler les termes de la lettre :

Madame,

Nous croyons que vous pouvez parfaitement faire l'affaire. Venez au plus tôt à Paris. Descendez à l'hôtel Picardy, près de la gare du Nord. Nous passerons vous prendre à votre hôtel pour vous mener auprès de vos nouveaux patrons. Prévenez-nous de l'heure exacte de votre arrivée, etc...

Suivaient encore mille détails et recommandations.

A Strasbourg, Janine Keller fut radieuse de cet engagement.

— Des Sud-Américains ! dit-elle à M^{me} Vickers, sa femme de ménage, c'est une affaire, la place doit être bonne...
Et puis Janine Keller était enchantée de s'en venir à Paris.

C'est tout à la joie de ce déplacement que la malheureuse empila dans des malles, des valises qu'elle emprunta à des amis, toutes ses affaires.

Ah ! Janine Keller n'avait point l'intention de revenir de si tôt à Strasbourg.

— Vous ne me reverrez plus, annonça-t-elle même, en riant, à sa femme de ménage.

On comprendra qu'après de tels adieux on nese soit pas étonné outre mesure de son silence prolongé.

Et, le 2 octobre au soir, souriante, gaie, certaine de s'engager sur la voie d'une vie nouvelle, Janine Keller prit le train pour Paris.

Ses derniers mots, toujours à M^{me} Vickers, furent :

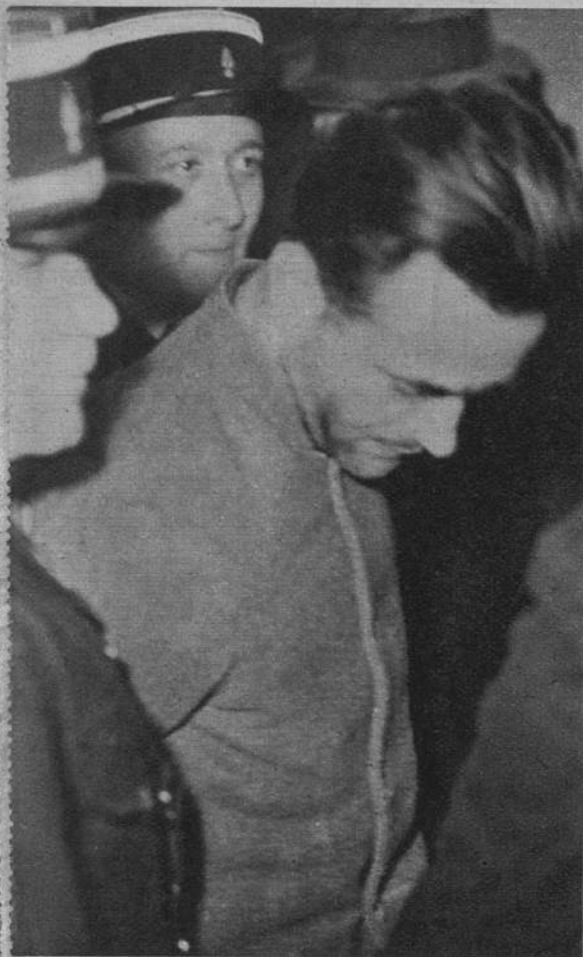
— Je descends à l'hôtel Picardy... Je vous écrirai pour vous donner l'adresse de mes patrons...

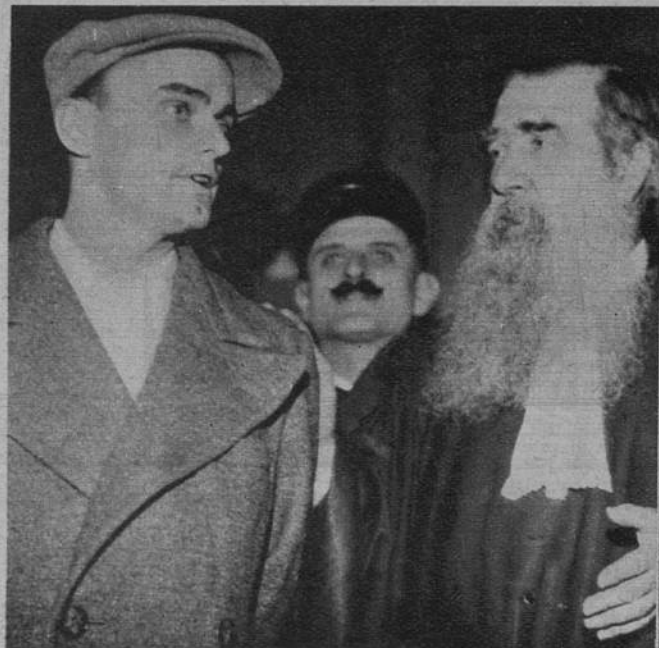
M^{me} Vickers ne reçut jamais le moindre mot. Ce n'est qu'en apprenant ces jours derniers de quels exploits était capable Weidmann qu'elle se douta de la triste vérité.

Au matin du 3 octobre, Janine Keller descend toute fringante du rapide de Strasbourg.

La journée promet d'être belle. Et Paris est là qui l'accueille avec son parfum trouble, son atmosphère enivrante.

Ce n'est point outrager la mémoire de la malheureuse que de prétendre, ce qui est assez normal, qu'elle rêvait même d'une agréable aventure.





(Suite des photographies des pages 12 et 13.) Il se précise de plus en plus que Million fut le complice conscient de Weidmann. On lui impute notamment l'assassinat de Le Blond. Ci-dessus : Million et son avocat, M^e Grand, arrivent au Palais de Justice de Versailles. (Fulg.)



M. et M^{me} Destruel (ci-dessus), de Bordeaux, avaient eu leurs malles d'auto volées, à Paris. Le linge de femme qu'elles contenaient a été retrouvé chez Weidmann. (F. P.)



De nouvelles fouilles, d'ailleurs restées sans résultat, ont eu lieu dans les massifs et les bosquets du jardin de la villa tragique « La Vouizie ». Deux enquêteurs, après avoir enfoncé des sondes spéciales dans le sol meuble, en sentent l'extrémité. (A. G. L. P.)



Dans les environs de la Celle-Saint-Cloud, une vaste opération policière s'est déroulée à l'aube. Elle avait pour but de vérifier l'identité de tous les habitants des villas de cette région où Weidmann resta si longtemps et si aisément caché. Les journalistes et enquêteurs sur les lieux. (F. P.)



Tandis qu'on cherchait en forêt de Fontainebleau, près de la caverne des Brigands, le corps de la malheureuse Janine Keller, de nombreux curieux suivaient les opérations policières, ainsi qu'on peut le voir sur notre cliché pris à cet instant même sur la route. (N. Y. T.)



L'affaire des Cugoulards continue. De nouvelles arrestations ont été opérées. Boulevard de Courcelles, on a découvert de la mélinite, des grenades, des fusils et des cartouches dans une cave. Dans le quartier Picpus, sept cents uniformes ont été saisis également, ainsi que de nombreux



fusils mitrailleurs et des mitrailleuses dérobés à l'autorité militaire à Laon. De gauche à droite : l'enlèvement des cartouches boulevard de Courcelles, l'entrée du garage Picpus dont le propriétaire a été arrêté, et enfin les armes saisies dans le garage. (Safra, H. M., F. P.)